

Les mines d'or du bas-Meudon

Paul Combes



Gloubik Éditions

2013

1 OÙ le rêve de Lauriane est brusquement interrompu.

A quoi rêvait la brune Lauriane, mollement bercée en son hamac de soie multicolore, dans l'atmosphère tiède et embaumée de la serre ?

Autour d'elle, mille plantes exotiques déployaient leurs vertes frondaisons ou enroulaient leurs spirales, constellées de fleurs aux couleurs chatoyantes, aux formes bizarres, aux parfums pénétrants. Entre toutes brillaient de rares orchidées, dont les étranges corolles étaient diaprées de teintes merveilleuses. Dans une volière dorée, un essaim d'oiseaux au plumage éclatant, toujours en mouvement, mêlaient en un délicieux gazouillis, des notes graves et des modulations perlées.

À quoi rêvait Lauriane et pourquoi soupirait-elle ?

Combien de jeunes filles eussent envié la douce et calme existence qu'elle menait dans la petite et coquette villa que son père, M. Dumortier, possédait à Meudon, à l'entrée du Pavé des Gardes.

Il est vrai qu'elle avait perdu sa mère, mais un long intervalle de temps s'était écoulé depuis lors, et les années, sans amener l'oubli, avaient comblé lentement le vide douloureux causé par le départ de la chère morte.

Le père et la fille avaient senti redoubler leur affection mutuelle, après le déchirement cruel qui les avait laissés seuls au logis, en compagnie de la servante qui avait vu naître Lauriane. C'est dans ces moments que, suivant la profonde remarque du poète, *On s'aperçoit trop tard qu'on n'aimait pas assez !* et ceux qui restent bénéficient de cette tendresse rétrospective que l'on regrette de n'avoir pas prodiguée à ceux qui sont partis.

M. Dumortier et Lauriane étaient alors réciproquement, l'un pour l'autre, tout l'univers, et, pendant long-

temps, rien ne vint dans leur cœur dériver la moindre part de cette affection, pas même leur commune passion pour les fleurs rares, sentiment qui, bien au contraire, semblait les rapprocher encore davantage.

M. Dumortier n'était pas précisément riche. Uni. que héritier d'un bien de famille de moyenne importance, il ne s'était jamais préoccupé de l'accroître, préférant le calme d'une modeste aisance aux aléas de la lutte pour la vie.

Ses petites rentes lui permettaient de vivre confortablement et sans faste dans sa villa de Meudon, et de consacrer à sa passion favorite ce que d'autres goûts lui eussent fait dépenser en plaisirs mondains.

Aussi le cercle de ses relations était-il extrêmement restreint. Il ne voyait guère, d'une façon régulière, que le propriétaire de la villa située à côté de la sienne, M. Roret, dont plus de quarante années de voisinage depuis l'âge le plus tendre avaient forcément fait un ami.



LES MINES D'OR DU BAS-MEUDON.
Autour d'elle mille plantes exotiques déployaient
leurs vertes frondaisons.

Puis c'étaient des amateurs de plantes exotiques, qu'il avait rencontrés chez les marchands, avec lesquels il s'était lié par communauté de goûts, et qui échangeaient avec lui, de temps à autre, leurs raretés.

C'est ainsi qu'il fit la connaissance de Christian Norval, jeune savant qu'un grand horticulteur hollandais avait engagé comme chasseur de plantes, et qui avait rapporté des Indes Néerlandaises d'incomparables orchidées.

Le modeste M. Dumortier était bien connu de tous les orchidophiles. Christian Norval, pour ses déterminations botaniques, ayant besoin de comparer les types qu'il possédait avec ceux qui lui manquaient demanda à visiter la collection du père de Lauriane.

Ce fut une journée mémorable que celle où le jeune savant fut reçu pour la première fois dans la villa de Meudon, et admis à admirer les merveilles de la serre. Avec quel amour M. Dumortier sut mettre en évidence ses *Dendrobium*, ses *Aerides*, ses *Saccolobium*, ses *Cælogyne*, gracieuses orchidées d'Asie, en parallèle avec ses majestueuses orchidées d'Amérique, les *Stanhopea*,

les *Lycaste*, les *Cattleya*, les *Laelia*, les *Miltonia*, et surtout les *Odonoglossum*, les *Cyrtochylum*, les *Oncidium*, dont les fleurs-papillons semblent voltiger en tous sens sur les rameaux de leurs panicules, capricieusement façonnés et bigarrés.

Mais, faut-il le dire ? de tous les trésors que possédait M. Dumortier, celui qui charma le plus Christian, ce fut Lauriane, fleur vivante, dans toute la fraîcheur de ses vingt ans.

Aussi inventa-t-il mille prétextes pour revenir à Meudon et pour s'insinuer dans l'intimité des hôtes de la villa. Il y réussit sans peine, tant par sa bonne grâce ; que par sa science profonde de la nature vivante, science qu'il savait communiquer avec un art merveilleux, sans le faire sentir. Ce n'était pas seulement le monde des plantes qu'il avait étudié ; il s'intéressait à l'ensemble des manifestations de la vie du globe et s'était occupé des oiseaux et des insectes, tout autant que des fleurs.

Tout en devisant, il faisait toucher du doigt comment tout se tient dans la nature, si bien que pour connaître

vraiment ces belles fleurs de serre, il fallait savoir également quels oiseaux, quels papillons, quelles abeilles, vivent dans leur voisinage aux pays où elles sont nées.

Et ce fut lui qui peupla d'oiseaux semblables à des gemmes vivantes la volière de Lauriane. M. Dumortier eut aussi sa part de largesses, une superbe *Cælogyne Lowii*, que Christian avait rapportée de Bornéo.

Aussi le jeune homme devint-il un des meilleurs amis de la maison, non sans que cela causât un certain déplaisir au voisin Roret.

Puis, un jour, sur la demande de la maison d'Amsterdam qui l'avait déjà envoyé en Malaisie, il partit pour Surinam, dans la Guyane hollandaise, à la recherche de nouvelles richesses, après avoir fait de chaleureux adieux à M. Dumortier et à Lauriane, et leur avoir promis une part des découvertes qu'il ne manquerait pas de faire là-bas.

La jeune fille n'était pas sans avoir remarqué l'intérêt qu'elle avait inspiré à Christian Norval, et il y a tout lieu

de croire que de son côté elle n'était pas restée indifférente à ces attentions, car – il est inutile de chercher à le dissimuler plus longtemps – c'est au chasseur de plantes qu'elle songeait, en son hamac suspendu dans la serre, auprès des brillants oiseaux chanteurs qui lui rappelaient l'absent. Et elle soupirait en pensant que l'enragé savant, au sein des forêts vierges de la Guyane, amant passionné de la nature, l'avait complètement oubliée sans doute, tout entier qu'il était à ses orchidées, séduisantes fleurs dont Lauriane était presque jalouse.

Ce en quoi elle avait tort, ainsi que le montrera la suite de ce récit.

Quoi qu'il en soit, c'est en Amérique que vagabondait son imagination, quand un coup de sonnette vint la rappeler à la réalité.

Elle sauta prestement à bas de son hamac pour prévenir Marthe, la servante, que, M. Dumortier faisant sa sieste habituelle, il ne faudrait l'éveiller que si l'importance de la visite le rendait absolument nécessaire.

Marthe vint prévenir, au bout d'un moment, sa jeune maîtresse, que le visiteur n'était autre que le propriétaire de la villa voisine, M. Roret, qui demandait instamment à être introduit auprès de M. Dumortier.

Un nuage assombrit le front de Lauriane, dont les sourcils noirs se froncèrent, donnant à son charmant visage une expression de dureté qui, certes, ne lui était pas habituelle. Mais, quelque déplaisir que lui causât la visite de M. Roret, craignant de contrarier son père, qui paraissait avoir un faible pour ce voisin, elle dit à Marthe :

– Faites attendre M. Roret.

Puis elle alla éveiller doucement M. Dumortier, et le prévenir que leur voisin l'attendait au salon.

2 *Les spéculations de M. Roret*

M. Roret était du même âge que M. Dumortier.

Tous deux étaient nés à Meudon, dans les villas voisines qu'ils habitaient encore. Ils avaient grandi ensemble, et bien que loin d'avoir les mêmes goûts, ils ne s'étaient jamais perdus de vue.

M. Dumortier s'était marié: M. Roret était resté garçon.

Autant le premier était amoureux des belles fleurs et ennemi des affaires, autant le second, homme positif, dédaigneux de tout ce qui n'avait pas pour but de rapporter de l'argent, s'acharnait en spéculations plus ou moins heureuses.

M. Roret avait réussi, disait-on, à conquérir une assez jolie fortune au moyen d'opérations immobilières. Il avait exploité, d'une façon assez intelligente, le mouvement

d'expansion qui porte les Parisiens, avides de verdure et de grand air, à venir s'établir dans la banlieue – mouvement facilité de jour en jour par l'accroissement continu des moyens de locomotion:

Il avait eu, à plusieurs reprises, le flair de découvrir de quel côté se porteraient les amateurs de villégiature, et, par l'acquisition à bon compte de vastes terrains revendus par lots avec de gros bénéfices, il avait, en un temps relativement court, considérablement augmenté son capital.

Encouragé par ces premiers succès, il avait, en dernier lieu, engagé une plus grosse affaire. C'était l'accaparement, soit par achat ferme, soit au moyen d'options qu'il avait obtenues pour une date déterminée, de tous les terrains à bâtir situés sur la commune de Meudon, et notamment dans la partie dite « le Bas-Meudon ».

Il comptait beaucoup sur cette opération, s'étant persuadé que Meudon était, de tous les points situés aux environs de Paris, celui qui avait le plus d'attrait pour les habitants de la capitale.

Peut-être avait-il raison sous un certain rapport, mais au point de vue spéculation, les faits ne se hâtaient guère de justifier ses espérances.

Les terrains qu'il avait acquis à un assez bon prix se vendaient peu ou point ; d'autre part, les dates de réalisation des options arrivant successivement, M. Roret commençait à se trouver à court de fonds disponibles, et par suite dans une situation des plus embarrassantes.

Ce jour-là même il venait de constater qu'à la fin du mois arriverait à échéance une de ses plu fortes options. Il était temps d'aviser.

Dans cette situation difficile, il avait songé à son voisin, M. Dumortier.

Sans doute, M. Dumortier était l'ennemi invétéré des affaires, à cause des ennuis et des soucis qu'elles entraînent toujours avec elles. Mais peut-être y aurait-il moyen de le prendre par son faible qui était son affection pour Lauriane. Il était facile de faire miroiter devant ses yeux la possibilité de réaliser facilement et à bref délai,



LES MINES D'OR DU BAS-MEUDON.
Boret développa un plan à grande échelle.

pour Lauriane, une dot superbe.

Et, en songeant à Lauriane, M. Roret soupira, exactement comme la jeune fille avait soupiré, dans la serre, en pensant à Christian Nerval.

Chez le spéculateur, il n'y avait jamais grand intervalle entre la conception et l'action. Il se rendit incontinent chez son voisin.

- Que se passe-t-il donc, mon cher ami, demanda M. Dumortier, pour que vous veniez interrompre ma bonne sieste ? Je rêvais...
- Il s'agit bien de rêves ! Il interrompit le voisin Roret... Je viens d'apprendre une nouvelle de la plus haute importance.
- Laquelle ? interrogea l'amateur d'orchidées d'un ton assez indifférent.

Car justement, les choses importantes étaient celles qui l'intéressaient le moins.

- Vous savez, ou peut-être ne savez-vous pas, – car ces questions ne vous émeuvent guère, – que jusqu'à présent le gouvernement n'avait pas pris de décision au sujet de l'emplacement de l'Exposition universelle de 1900. La maintiendrait-on au Champ de Mars ? la transférerait-on hors Paris ? On balançait... Or, je viens d'apprendre, de source sûre, que l'intention du gouvernement serait d'utiliser, pour l'Exposition de 1900, les vastes emplacements qu'offre le domaine de l'État à Meudon... Que dites-vous de cela ?

M. Dumortier fit une moue très prononcée et murmura :

- La nouvelle est plutôt désagréable !... J'apprécie fort Meudon, parce que c'est un séjour tranquille... S'il est transformé en foire internationale et envahi par la cohue, il deviendra inhabitable.

M. Roret sourit et reprit :

- Eh ! mon ami ! Vous ne considérez toute chose qu'au point de vue particulier de votre tran-

quillité... Mais moi, je vois, dans cette circonstance, l'occasion d'une spéculation superbe !

- Naturellement !
- Oui, naturellement ! Vous savez que j'ai acquis, dans ces derniers temps, surtout au Bas-Meudon, des terrains considérables. Or, par suite du choix de Meudon comme emplacement de la future Exposition, ces terrains vont, à bref délai, déculper de valeur, et je pourrai réaliser de gros bénéfices.
- Eh bien ! réalisez, mon cher ami, réalisez ! Je vous souhaite ce succès de tout mon cœur.
- Mais vous, mon. cher Dumortier, ne voulez-vous pas profiter de cette occasion, pour...
- Et pourquoi faire, mon Dieu ! Vous savez combien mes goûts sont modestes. J'aime mieux ne pas augmenter mes petites rentes, que de courir le moindre aléa.

- Mais il n'y a pas d'aléa ! C'est mathématique... Vous achetez cent mille mètres de terrain à un franc, vous les revendez à dix francs... C'est une simple multiplication par dix.
- En effet... Et le produit de cette multiplication est assez alléchant... Mais...
- Et puis, mon cher égoïste, songez à Lauriane !

La voilà d'âge à se marier... Voyez quelle dot magnifique vous pourriez lui constituer !

- Oui... Mais ...
- D'ailleurs, il ne s'agit pas pour vous de versements immédiats... Tenez, j'ai des options sur des terrains... Leur échéance est échelonnée à diverses dates... Je vous cède une partie de ces options, à certaines conditions que nous stipulerons d'un commun accord... Cela me permettra d'étendre mes opérations... Et vous, vous deviendrez graduellement un gros propriétaire foncier, sans vous

en a percevoir... Je vais vous montrer les terrains.

Et Roret développa un plan à grande échelle sur lequel il désigna à son ami les superficies susceptibles d'être acquises avec avantage. Il accumulait les certitudes, jonglait avec les chiffres, tant et si bien que M. Dumortier, absolument neuf en ces sortes d'affaires, fut complètement ébloui et gagné.

Quant au motif allégué par le spéculateur pour convaincre M. Dumortier de la plus-value certaine à acquérir par les terrains, – c'est-à-dire l'installation de l'Exposition à Meudon, – il avait beaucoup moins de valeur que ne l'avait prétendu M. Roret.

Certainement, il avait été question (nos lecteurs en ont peut-être gardé le souvenir) d'installer l'Exposition à Meudon, – mais la chose était beaucoup moins avancée que M. Roret ne cherchait à le faire croire.

Néanmoins, comme elle était dans l'ordre des éventualités possibles, et que, si elle se réalisait, elle pouvait effectivement donner aux terrains de Meudon une impor-

tante plus-value, le spéculateur avait imaginé une ingénieuse combinaison, lui permettant de se réserver ces terrains et leur plus-value en cas de succès, ou de les laisser pour compte à M. Dumortier, pour le cas, encore probable, où leur valeur n'augmenterait pas.

A cet effet, il avait fait signer à son ami un traité d'après lequel M. Dumortier prenait à option une certaine quantité de terrains sis au Bas-Meudon, payables à un prix déterminé dans le délai d'un an. Mais il s'était réservé le droit de ne pas livrer ces terrains, moyennant le paiement d'un dédit de 100. 000 francs.

Cette dernière clause lui permettait de conserver ses terrains en cas de forte plus-value, et de réaliser, même en payant le dédit, un bénéfice considérable.

Dans un an, en effet, on serait définitivement fixé sur l'emplacement de la future Exposition.

Cette combinaison, dira-t-on, n'était pas précisément très honnête.

Et cependant, M. Roret n'était pas à proprement parler un malhonnête homme.

C'était un spéculateur !

Or, les spéculateurs, du moins certains spéculateurs, se sont fait, en ce qui concerne les affaires, les opérations financières, une morale très large, qui leur permet de manœuvrer à l'aise, au moyen de combinaisons qui choquent les idées courantes au sujet de la délicatesse, mais qui à eux-mêmes, ne leur paraissent nullement incorrectes.

M. Roret ne voulait par la ruine de M. Dumortier.

Il lui portait même de l'intérêt et c'était très sincèrement qu'il rappelait son ami.

Mais il ne voyait aucun inconvénient à se servir de cet ami pour la réalisation de ses plans de spéculation. Grâce à cet ami, il pourrait faire face aux difficultés du moment, sauvegarder l'avenir, et peut-être même opérer une excellente affaire.

Même dans le cas où la spéculation serait réellement malheureuse, et en mettant les choses au pire, on pourrait toujours réaliser, petit à petit, les terrains, sans trop de perte, et l'on n'aboutirait jamais à la ruine.

Enfin, M. Roret avait une arrière-pensée, qu'il osait à peine s'avouer à lui-même, et qui n'était pas cependant totalement étrangère à la combinaison dans laquelle il avait fait entrer M. Dumortier.

M. Roret, resté célibataire, avait vu naître et grandir Lauriane, et l'amitié toute paternelle qu'il lui avait d'abord vouée, s'était transformée depuis quelque temps, sans qu'il s'en aperçût, en un sentiment beaucoup plus tendre.

M. Roret était devenu très amoureux de sa jolie voisine. Ces choses-là arrivent, même aux spéculateurs.

La première fois qu'il se rendit compte de ce phénomène. Il en fut à la fois étonné et effrayé ! Étonné, parce qu'il ne se croyait pas capable d'un sentiment qu'il considérait comme une faiblesse, – effrayé, parce que, de vingt-cinq ans plus âgé que Lauriane. il n'osait croire à la



LES MINES D'OR DU BAS-MEUDON.

Ce jour-là, ne se doutant de rien, elle accourait au devant
de M. Dumortier.

possibilité d'être payé de retour.

Cependant, peu à peu, il s'était habitué à cette idée, l'avait trouvée de moins en moins baroque, et quoiqu'il n'osât pas la manifester ouvertement, sa tendresse avait donné à ses manières des allures que Lauriane, très fine personne, n'avait pas tardé à remarquer.

Lauriane n'en fut nullement flattée. Tant qu'elle n'avait vu en M. Roret qu'un vieil ami de son père, lui témoignant, par ricochet, une paternelle affection, elle s'était montrée pour lui une bonne petite camarade, gaie, pétulante, toujours prête à le taquiner pour trouver une occasion de rire et de se divertir.

Mais lorsque les regards tendres, les longues pressions des mains et les soupirs du voisin lui eurent révélé chez celui-ci un état d'âme tout autre, elle observa immédiatement une réserve de plus en plus étroite, sous prétexte qu'étant devenue aujourd'hui « une grande demoiselle » elle ne pouvait plus se livrer à des gaietés d'enfant.

Et les familiarités d'antan cessèrent complètement. M.

Roret, quoique épris, était trop intelligent pour s'entêter dans une sottise. Il ne manifesta plus ses sentiments que par une affectueuse sollicitude, et attendit du temps et des circonstances, une occasion favorable de plaire à Lauriane.

On conçoit sans peine avec quel déplaisir il vit le jeune Christian Norval s'introduire chez M. Dumortier et y conquérir d'emblée l'affection manifeste du père et de la fille.

Mais, le savant parti, il se reprit à espérer. La Guyane est un pays si malsain !

Et, dans la spéculation qu'il venait de proposer à M. Dumortier, M. Roret espérait, presque inconsciemment, qu'il trouverait une occasion de se rendre utile, peut-être même indispensable, de telle sorte que Lauriane, par reconnaissance, fût portée à l'accepter, – phénomène psychologique qui s'est présenté assez fréquemment pour que le spéculateur eût des chances sérieuses de voir son calcul justifié par les faits.

Si bien, qu'en vertu de ces diverses considérations, M. Roret croyait faire la chose la plus naturelle et même la plus louable du monde, en associant à ses spéculations, qui pourtant lui donnaient en ce moment de sérieux soucis, la fortune de son ami Duumortier. Et voilà comment les actes en apparence les plus blâmables sont, sinon justifiés, du moins susceptibles de circonstances atténuantes, lorsqu'on tient compte de l'état d'esprit particulier de ceux qui les commettent. Ceci dit, non pour innocenter M. Roret, mais pour bien établir le véritable caractère de ce personnage.

3 *M. Roret se déclare*

Donc, M. Dumortier s'était laissé faire.

Pour la première fois de sa vie, il s'était laissé tenter

par le démon de la spéculation. Il est vrai que c'était surtout en considération de sa fille.

Celle-ci apprit la nouvelle sans enthousiasme. La perspective de la fortune la laissa absolument froide. Elle se trouvait heureuse ainsi, et depuis qu'elle avait deviné la secrète pensée de M. Roret, elle se défiait du spéculateur. L'opération qu'il venait de faire avec son père, quoi- qu'elle n'y comprît goutte, lui Inspirait plutôt de la crainte, et s'il en avait été encore temps...

Mais il était trop tard. Roret avait brusqué les choses. Tout était signé, paraphé, enregistré.

Il n'y avait plus qu'à attendre les événements. Or, les événements ne se pressaient pas.

M. Dumortier, jusqu'alors plus assidu à la lecture de la revue *l'Orchidophile* qu'à celle des journaux politiques, se surprenait parfois, maintenant, à attendre avec impatience l'arrivée du *Temps*, auquel il était abonné. Et le *Temps* restait obstinément muet sur le projet d'installer à Meudon l'Exposition universelle de 1900.

Un jour, cependant, une note peu claire sembla indiquer que la question de l'emplacement « de la grande manifestation internationale de la fin du siècle » était à la veille d'être définitivement résolue. Dès lors, ce fut presque avec fièvre, et non sans une certaine inquiétude, que M. Dumortier attendit l'apparition du journal: car rien ne semblait indiquer que le projet d'exposition à Meudon tînt la corde. Bien au contraire, de sérieuses objections avaient été faites à cette solution.

M. Dumortier soupirait, regrettant sa quiétude d'antan, interrogeant anxieusement M. Roret sur les chances de réussite de leur spéculation, s'impatiant de jour en jour davantage de l'incertitude menaçante dans laquelle il se trouvait et contre laquelle il se débattait vainement.

Enfin l'incertitude cessa brusquement. Le gouvernement venait de prendre une décision définitive. L'Exposition de 1900 aurait lieu au Champ de Mars, avec ses annexes ordinaires un peu agrandies, et une section à Vincennes. Meudon était tout à fait abandonné et passé sous silence.

Le coup fut rude pour les deux amis, mais surtout pour M. Dumortier, moins habitué aux aléas des spéculations. Plein de confiance en la science des affaires que possédait Roret, il avait conservé, jusqu'au dernier moment, avec ses illusions, un espoir tenace.

Il mesura d'un coup d'œil les conséquences de la situation dans laquelle il se trouvait engagé vis-à-vis de Roret, et se rendit compte de l'inévitable catastrophe qui le menaçait si son ami exigeait l'exécution du contrat qui les liait tous deux.

A la date d'expiration des options, il faudrait payer, échanger ses titres de rente contre des terrains désormais sans valeur et sans revenu, et difficilement réalisables. C'était la ruine, la gêne, la misère pour lui et pour Lauriane ; c'était la vente forcée de sa villa, de ses collections de fleurs...

A cette pensée, un flot de larmes monta aux yeux du malheureux orchidophile.

Il maudit sa sottise ambition, sa folle convoitise, son



LES MINES D'OR DU BAS-MEUDON.

« Monsieur!... Mademoiselle!... Je suis le nommé Stanislas Boricheski
pour vous servir! »

aveugle confiance en ce Roret qui se disait son ami...

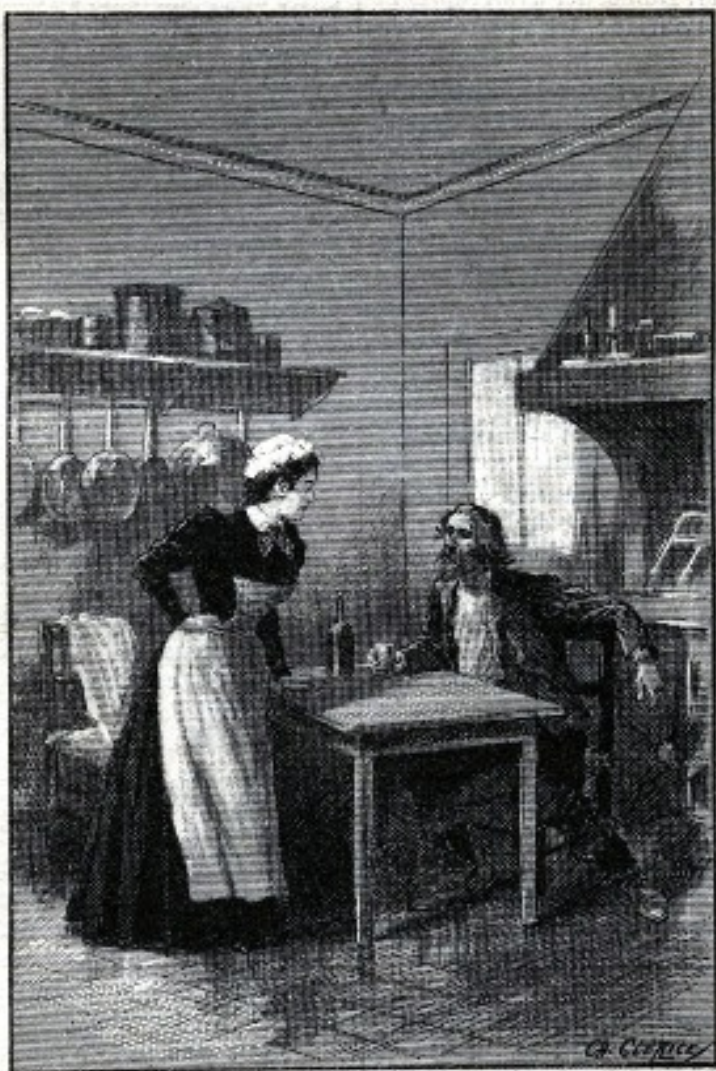
Mais au fait, si c'était réellement un ami, il n'aurait pas la cruauté de causer la ruine de son voisin. Il consentirait, sans doute, à prendre une partie des charges du contrat...

M. Dumortier s'accrocha à cet espoir, et pour le transformer en certitude, il essuya ses yeux, et alla immédiatement, son journal à la main, frapper chez Roret.

- Je connais la nouvelle ! dit celui-ci d'un air abattu, dès qu'il vit entrer son voisin et avant que celui-ci eût pris la parole. Je me suis trompé,... cruellement trompé !

Il passa sa main sur son front et ajouta :

- Mais, au fait, une spéculation est une loterie. Pour risquer de gagner, il faut risquer de perdre.
- Oui, murmura M. Dumortier. Mais voyez quelles terribles conséquences cette perte va avoir pour moi. Vous le savez, je ne suis pas riche, et une



LES MINES D'OR DU BAS-MEUDON.
Stanislas était dans la cuisine attablé devant une bouteille de vin.

fois que j'aurai fait honneur à mes engagements, que me restera-t-il, ou plutôt que restera-t-il à ma pauvre Lauriane ?

A ce nom, M. Roret se leva et serra la main de son voisin en disant avec émotion :

- Lauriane ! Ne craignez rien, elle n'aura pas à souffrir de ces événements. Ah ! vous ne savez pas combien je l'aime !
- Si, mon ami ! Je sais que vous avez toujours pour elle une affection véritablement paternelle et que vous l'avez beaucoup gâtée...
- Vous ne me comprenez pas ! interrompit Roret qui tenait toujours dans ses mains la main de M. Dumortier. Oui, tout d'abord, j'ai aimé Lauriane comme une enfant qu'elle était... Moi, le vieux célibataire, peu apte à comprendre les douces émotions de la famille, je m'étais pourtant attaché à elle et je la voyais vraiment grandir avec des yeux de père. Puis, insensiblement, je ne sais

comment cette transformation s'est accomplie, mais Lauriane a fait sur moi une impression tout autre. Sa beauté, le charme qui se dégage de toute sa personne m'ont séduit, ensorcelé, et aujourd'hui je suis amoureux d'elle, amoureux fou... J'aime votre fille Lauriane, mon ami, et je vous demande sa main !

Abasourdi par, cette révélation à laquelle il était loin de s'attendre, – car Lauriane lui avait caché avec soin les attentions de M. Roret auprès d'elle, M. Dumortier, croyant rêver, ne put que murmurer :

– Vous aimez Lauriane !

Et il resta silencieux, plongé dans un abîme de réflexion.

M. Roret, qui l'observait avec anxiété reprit vivement :

– Eh bien ! oui. J'aime Lauriane... Qu'y a-t-il d'extraordinaire à cela ?... N'est-elle pas adorable ?

Comment aurais-je pu vivre pour ainsi dire constamment auprès d'elle sans finir par l'aimer ? C'était fatal !

- Mais non, mon ami, put enfin dire M. Dumortier. Il existe entre vous deux une telle disproportion d'âge, que je n'aurais jamais cru qu'une telle affection pût naître. Et d'ailleurs, vous aimez Lauriane ; mais Lauriane vous aime-t-elle ? Elle ne m'en a jamais rien dit.
- A moi non plus, et j'ignore la nature de ses sentiments à mon égard, ne lui ayant jamais fait connaître clairement les miens. Mais la question n'est pas là en ce moment. Vous redoutez avec raison pour Lauriane et pour vous les désastreuses conséquences de votre mauvaise spéculation.

« Eh bien ! Ce désastre n'aura pas lieu, puisque j'offre à Lauriane, avec ma main, toute ma fortune. Je vous aiderai à remplir vos engagements, et vous conserverez, avec vos rentes, votre villa et

vos fleurs. Ces terrains, dont nous serons propriétaires, finiront bien par se vendre, petit à petit, et l'affaire ne sera peut-être pas finalement aussi mauvaise qu'elle en a l'air. »

M. Dumortier garda de nouveau le silence. Il lui apparaissait maintenant, quoique d'une manière encore vague, que M. Roret avait peut-être préparé de longue main les événements qui lui permettaient aujourd'hui de demander la main de Lauriane avec quelque chance de succès. Peut-être la spéculation dans laquelle il avait entraîné son voisin avait-elle à ses yeux pour unique but d'acculer M. Dumortier et sa fille à une situation sans issue, dont lui, Roret, serait le maître.

A cette pensée, l'honnête orchidophile sentit plus profondément encore l'horreur de sa position, et, pour gagner du temps et réfléchir à son aise, il murmura :

- Écoutez ! J'ai besoin de penser à tout cela. La chose en vaut la peine. Il n'y a pas encore péril en la demeure. Laissez-moi quelques jours pour envisager votre proposition sous toutes ses faces

et pour en parler à Lauriane, et je viendrai vous dire ce que tous deux nous en pensons.

M. Dumortier voulait paraître plus calme qu'il ne l'était. C'est la mort dans l'âme qu'il rentra à la villa. Qu'allait-il dire à Lauriane, encore ignorante et de la ruine de leurs espérances et des propositions du voisin ?

La jeune fille n'était pas sans avoir remarqué depuis quelque temps les préoccupations de son père, et elle s'était attachée à les dissiper par sa perpétuelle bonne humeur.

Ce jour-là même, ne se doutant de rien, elle accourait riieuse au-devant de M. Dumortier pour s'informer des motifs de sa sortie. La physionomie grave de son père éteignit le sourire de Lauriane.

- Mon Dieu ! qu'avez-vous ? S'écria-t-elle.
- Eh ! fit M. Dumortier en réagissant sur lui-même par un effort surhumain. Je suis contrarié parce que l'Exposition ne se fera pas à Meudon.

- Mais alors ! reprit Lauriane qui devinait toute la gravité de cette nouvelle... Ces terrains qui devaient acquérir tant de valeur, et que vous avez achetés, ne valent plus rien.
- Oh ! ils valent bien le prix convenu !
- Oui, mais ils seront désormais invendables.
- Tu exagères ! Peut-être difficilement vendables, mais...
- Mon père, pourquoi ne pas me dire la vérité ? Lorsque vous aurez payé ces terrains. – car il faudra les payer, – il ne nous restera plus rien, n'est-ce pas ?
- Plus rien que cette villa ! avoua M. Dumortier avec abattement.
- Et pour vivre, il faudra la vendre !...

Le pauvre homme ne put que faire un signe de tête affirmatif, et Lauriane laissa tomber ses bras, en haïssant

les veux vers la terre.

- Ah ! ce monsieur Roret ! s'écria-t-elle dans un mouvement de révolte indignée qu'elle ne put réprimer.
- Sais-tu ce qu'il m'a dit, Roret ? Lauriane leva son regard interrogatif.
- Roret m'a dit de ne pas désespérer, car il t'aime et désire t'épouser... Le savais-tu ?
- Je le savais.
- Comment ?... Tu ne m'en a jamais rien dit.
- M. Roret m'a manifesté ses sentiments, mais comme je ne saurais y répondre, je le lui ai fait comprendre, et j'ai jugé inutile de vous mettre au courant de faits qui auraient pu troubler votre amitié et que je considère d'ailleurs comme sans portée.
- Tu vois bien cependant que c'est sérieux, puisque

Roret m'a demandé ta main.

- Et c'est probablement pour pouvoir en arriver là qu'il vous a poussé à acheter ces terrains, qu'il savait sans valeur, fit la jeune fille avec colère.
- J'ai eu également ce soupçon.
- Eh bien ! il se trompe, s'il se figure être arrivé ainsi à ses fins. Je préfère la misère...
- Cependant, ma fille !...
- Oui, je comprends, mon père ! Je suis oublieuse et ingrate. A votre âge, il serait dur de quitter cette ville, d'abandonner vos fleurs, de subir des privations... Ah ! pourquoi faut-il que vous ayez écouté ce faux ami ?... Moi qui avais fait un si beau rêve !... Hélas ! oui, vous avez raison... C'est affreux, la misère !

Et, dans un nouveau mouvement de révolte, elle s'écria en éclatant en sanglots :



LES MINES D'OR DU BAS-MEUDON.
Les deux hommes prirent le chemin de la gare.

- Ah ! qui me délivrera de cette cruelle alternative ?

Un violent coup de sonnette, qui retentit en ce moment, sembla répondre à cet appel désespéré.

4 *Stanislas Boricheski*

Marthe alla ouvrir, et le père et la fille purent entendre une voix enrouée demander :

- C'est bien ici M. Dumortier?... D'ailleurs, il n'y avait pas à s'y tromper... La première maison à droite à l'entrée du Pavé des Gardes... Villa des Orchidées... C'est ici !
- Oui, mais que désirez-vous ? fit Marthe d'un ton de mauvaise humeur.

- C'est un billet que j'ai à remettre à M. Dumortier de la part de M. Christian Norval, Un fameux lascar, vous pouvez m'en croire.

M. Christian Norval ! s'écria involontairement Lauriane... Marthe ! faites entrer !

Le personnage que Marthe introduisit au salon mérite une description particulière.

Il eût été difficile de déterminer son âge. C'était un homme de haute taille, sec, maigre, anguleux, au visage basané et criblé de balafres. Ses cheveux, sa barbe, ses moustaches, encadraient de broussailles incohérentes sa physionomie hétéroclite, au centre de laquelle le nez, rouge et sillonné de veinules violacées témoignait des regrettables habitudes d'intempérance de son propriétaire. L'accoutrement du personnage répondait de tous points à sa physionomie : il était fait de vêtements disparates, mi-sauvages. Mi-civilisés : feutre mou déformé et décoloré, veste de cuir, pantalon de velours à côtes s'engouffrant dans des bottes mexicaines.

Le nouveau venu, nullement déconcerté par l'expression d'étonnement qui salua son entrée, s'annonça lui-même :

- Monsieur !... mademoiselle !... Je suis, le nommé Stanislas Boricheski, pour vous servir... Voici un billet de M. Christian Norval pour M. Dumortier.

Et il tendit à ce dernier une enveloppe qu'il avait retirée de dessous son feutre en saluant le père et la fille.

- J'avais aussi quelque chose pour mademoiselle, continua-t-il, mais il m'est arrivé un accident... Au lieu de prendre le bateau qui devait me débarquer au Bas-Meudon, je me suis trompé, et j'ai pris celui qui s'arrête, au Point-du-Jour... Là, je me suis dit : Meudon n'est plus bien loin, je vais y aller à pied...

« Mais c'était plus loin que je ne croyais... Il faisait chaud, le vent soulevait de la poussière, j'avais soif... Bref, j'entre chez un marchand de vin, près du pont de Billancourt, et je bois une

chopine, deux chopines... Au moment de m'en aller, je m'aperçois que je n'avais pas d'argent pour payer ma consommation... Le cabaretier crie, me traite de filou...

« M. Christian m'avait chargé d'apporter à mademoiselle tout un parquet d'orchidées rares qu'il a découvertes là-bas, à la Guyane. Je dis au bonhomme : « Il y a là pour plus de cent francs de fleurs : « gardez-les jusqu'à ce, que je revienne vous payer ! » Et, elles sont là-bas !...

- Oh ! tenez ! s'écria Lauriane en donnant à Stanislas une pièce de deux francs. Prenez le bateau pour aller et revenir, et rapportez-les moi !

Et tandis que le singulier messenger de Christian, tout heureux de cette solution, s'empressait de faire la commission de Lauriane, celle-ci pressait son père de lire la missive du jeune chasseur de plantes.

La lettre ne contenait que ces quelques lignes :

« Cher monsieur Dumortier,

« J'arrive à l'instant à Paris.

« La fortune m'a favorisé. Non seulement j'ai fait pour la maison Van Houtten, qui m'a envoyé à Surinam, une ample moisson de fleurs, mais j'ai trouvé encore sur mon chemin, sinon la richesse, du moins de quoi vivre désormais indépendant.

« Permettez-moi d'offrir à mademoiselle Lauriane ces quelques orchidées, en attendant mieux.

« Le temps d'aller rendre mes comptes à la maison Van Houtten dont j'ai hâte de prendre un congé définitif, et j'irai vous voir et vous porter quelques curiosités, à Meudon, où je compte m'installer à mon tour, dans votre voisinage.

« Excusez la mise négligée et les manières de mon commissionnaire. Je lui dois beaucoup et il m'est très dévoué.

« En attendant la joie de vous revoir, je vous renou-

velle l'assurance de mes sentiments bien sincères d'affectueux respect, et vous prie de présenter mes hommages à mademoiselle Lauriane.

« Votre bien dévoué.

« CHRISTIAN NORVAL. »

Lauriane, rouge d'émotion, ne pouvait dissimuler la joie que lui causait ce retour inattendu, et pour ainsi dire providentiel : car elle établissait une sorte de relation mystérieuse entre sa supplication de tout à l'heure et le coup de sonnette qui l'avait immédiatement suivie.

En fait, rien n'était changé dans la situation de M. Dumortier, et pourtant Lauriane se reprenait à espérer. Et cette confiance gagnait même son père, car celui-ci sourit en voyant la joie renaître sur le visage de la jeune fille.

- Le retour de M. Christian Norval te fait donc beaucoup de plaisir ? demanda-t-il en l'enveloppant d'un regard scrutateur.
- Oh ! oui, beaucoup !

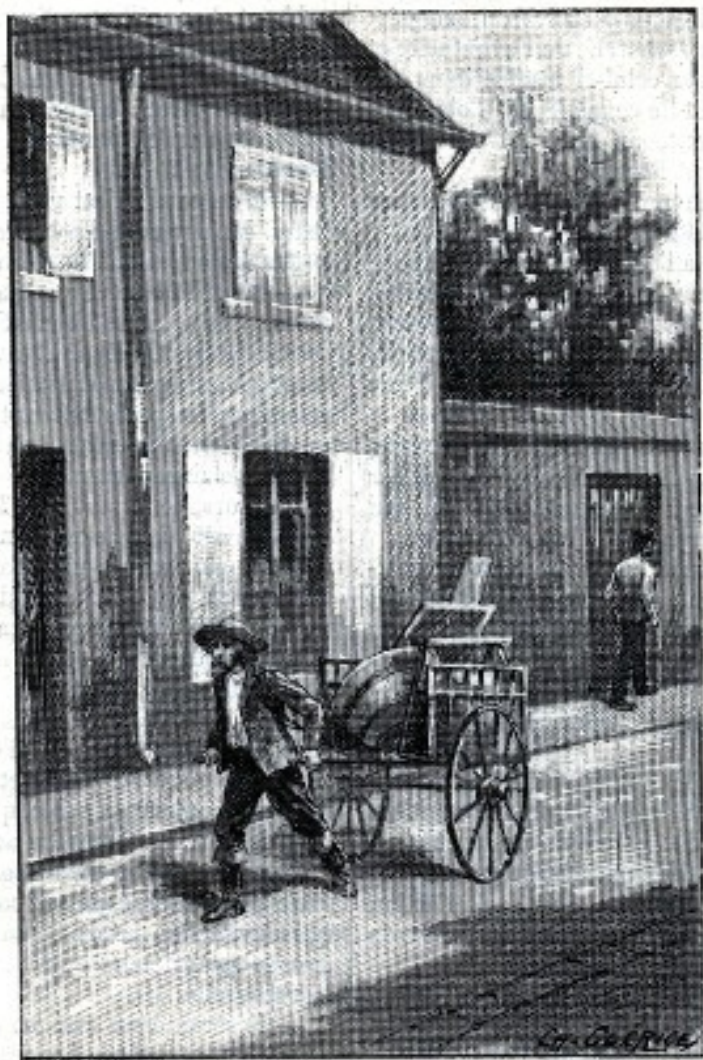
M. Dumortier redevint sérieux, hocha la tête à plusieurs reprises, et murmura simplement :

- Qui sait ? Tu as peut-être raison.

Et le père et la fille, oubliant M. Roret, la spéculation et ses conséquences, continuèrent à parler de Christian Norval en attendant le retour de son messager.

Celui-ci, cette fois, ne s'attarda pas en route. En moins d'une demi-heure, il revint à la villa, portant avec précautions une énorme touffe d'orchidées aux fleurs nombreuses, assez grandes, bariolées et mouchetées de brun sur un fond jaune citron.

- Mais c'est, en effet, une véritable rareté, s'écria M. Dumortier au comble du ravissement. C'est l'*Oncidium Rigbyanum*, que je n'avais encore pu me procurer en Europe... Ah ! ce cher Norval !... Il ne se doute pas de la joie qu'il me cause.
- Il doit s'en douter, au contraire, dit Lauriane en souriant, car c'est certainement dans ce but qu'il



LES MINES D'OR DE BAS-MEUNON.
Il ne tarda pas à revenir, apportant sur une voiture à bras
tout son matériel.

nous a envoyé ces fleurs.

- Eh bien ! mon ami, ajouta M. Dumortier en s'adressant à Stanislas qui s'essuyait le front. Avez-vous encore soif ou faim ?... Ne vous gênez pas : je vous ferai servir tout ce dont vous aurez besoin... M. Norval nous écrit beaucoup de bien de vous.

- M. Norval est bien bon, et vous aussi, monsieur...

En ce moment, je n'ai besoin de rien... Avez-vous une réponse à me donner pour mon maître ?

- Ah ! vous êtes au service de M. Norval ?
- C'est-à-dire que M. Norval a bien voulu se charger de moi, quoique je ne sois pas bon à grand chose... Je tâche de me rendre aussi utile que possible.
- Et votre maître se porte bien ? Ce voyage ne l'a pas trop éprouvé ?

- Il se porte à merveille. Oh ! il est vigoureux, infatigable, et, bien souvent, là-bas, quoique je sois un vieux routier, il m'étonnait par sa résistance.
- Ah ! c'est à Surinam que vous l'avez connu ?
- Non... C'est dans la Guyane française, ou plutôt, dans le territoire contesté entre, la Guyane française et le Brésil. Vous savez qu'on y a découvert de l'or, et j'y cherchais de l'or, car cela a toujours été ma destinée de courir de placers en placers... J'ai été des premiers au Transvaal, en Australie, à la Guyane, et cela ne m'a pas enrichi.

« Bref, je cherchais de l'or, lorsque M. Norval, qui, lui, cherchait des fleurs, me rencontra dans le haut de la rivière Carsewène, juste à point pour m'empêcher de mourir de faim, car je n'avais rien trouvé à manger depuis deux jours.

« Depuis lors, je me suis attaché à sa fortune, et j'ai eu le bonheur de lui rendre un petit service. J'avais trouvé une pépite dans l'alluvion d'une

rivière, et cela lui permit, grâce à sa science minéralogique, de découvrir ce que je n'aurais jamais pu trouver par moi-même : le gisement primitif.

« J'avais l'habitude de ces exploitations. Nous parvînmes à réunir une centaine d'Indiens pour y travailler, et en quelques mois, M. Norval avait fait parvenir, en lingots, à la banque de Paramaribo, une petite fortune.

« Il m'avait fait une large part dans les profits, mais je n'ai jamais pu rien garder. J'ai joué, j'ai bu... Bref, je suis toujours pauvre comme Job.

« Je suis bien heureux que M. Norval ait consenti à me garder.»

M. Dumortier et sa fille avaient écouté avec intérêt le récit de Stanislas, en raison des éclaircissements qu'il leur donnait sur les aventures de Christian à la Guyane.

On l'obligea à faire honneur à une copieuse collation tandis que M. Dumortier écrivait au jeune chasseur de

plantes cette lettre :

« Mon cher monsieur Norval,

« Que de remerciements nous vous devons, ma fille et moi, pour les superbes orchidées que vous nous avez envoyées. Merci ! surtout de nous avoir envoyé de vos nouvelles dès votre arrivée.

« Nous apprenons avec joie que vous êtes en bonne santé et à la tête d'une fortune indépendante, et nous nous faisons une fête de vous revoir dès que vous serez libre.

« Puisque vous songez à devenir notre voisin, nous aurons plus d'une occasion de causer longuement de votre voyage et de nos fleurs favorites.

« Lauriane se joint à moi pour vous envoyer mille amitiés.

« Votre bien reconnaissant,

« ROBERT DUMOR-
TIER. »

Stanislas ne voulut pas s'attarder davantage à la villa. Il savait l'impatience avec laquelle Christian attendait la réponse à sa lettre et à son envoi, et quoique son maître ne lui eût pas fait de confidences, il devina que la belle Lauriane ne devait pas être étrangère à cette impatience.

M. Dumortier l'avait obligé à accepter une pièce de cinq francs « pour payer son voyage en chemin de fer » et lui permettre d'arriver plus vite à l'hôtel où était descendu le voyageur, en lui faisant promettre toutefois de ne pas s'arrêter en route.

Puis le père et la fille allèrent, dans la serre, installer à la place d'honneur les magnifiques *Oncidium Righyanum* qu'ils ne se lassaient pas d'admirer. Et il ne fut plus question dans leur entretien que d'orchidées, de la Guyane, de Christian Norval, – comme si Roret n'avait pas même existé, et comme si la menace d'une ruine prochaine n'était pas suspendue sur leurs têtes.

Pendant ce temps, Roret attendait anxieusement la

réponse à sa proposition, n'osant brusquer les événements par une visite intempestive, et s'étonnant de voir se prolonger les réflexions de ses voisins.

Un jour, il n'y tint plus, et écrivit à M. Dumortier ce mot, qu'il fit tenir par sa gouvernante.

« Mon cher ami,

« Vous savez que la première des options que vous avez contractée expire dans quarante-cinq jours.

« Que comptez-vous faire ?

« Votre

« RORET. »

M. Dumortier, ainsi rappelé à la réalité, cacha ce « rappel » à Lauriane, mais se mit à étudier par quel moyen il pourrait faire face à la situation, sans compromettre irrémédiablement son avenir et celui de sa fille.

5 *Le retour de Christian Norval*

C'était par une belle matinée de mai.

Dans son cadre de fraîche verdure, Meudon, plein de soleil, avait un air de fête. La brise qui arrivait du bois par bouffées, apportait des senteurs printanières et des chants d'oiseaux.

Cependant M. Dumortier et, par contre-coup, Lauriane, étaient bien soucieux. L'avenir restait menaçant, et l'éclaircie passagère provoquée par la lettre de Christian Norval avait fait place, au bout de quelques jours, à un morne abattement.

Le père et la fille parlaient peu, n'ayant à échanger que des idées tristes. M. Dumortier avait repris la lecture de *l'Orchidophile* ; Lauriane, ses aquarelles de plantes et d'oiseaux.

Telle était leur occupation, ce matin-là, lorsque le

bruit du roulement d'une voiture qui s'arrêta devant la villa leur fit lever la tête. Ils se regardèrent et sourirent, ayant eu, en même temps, la même pensée.

Aussi, ce fut sans étonnement qu'ils entendirent Marthe annoncer, en entr'ouvrant la porte de la serre :

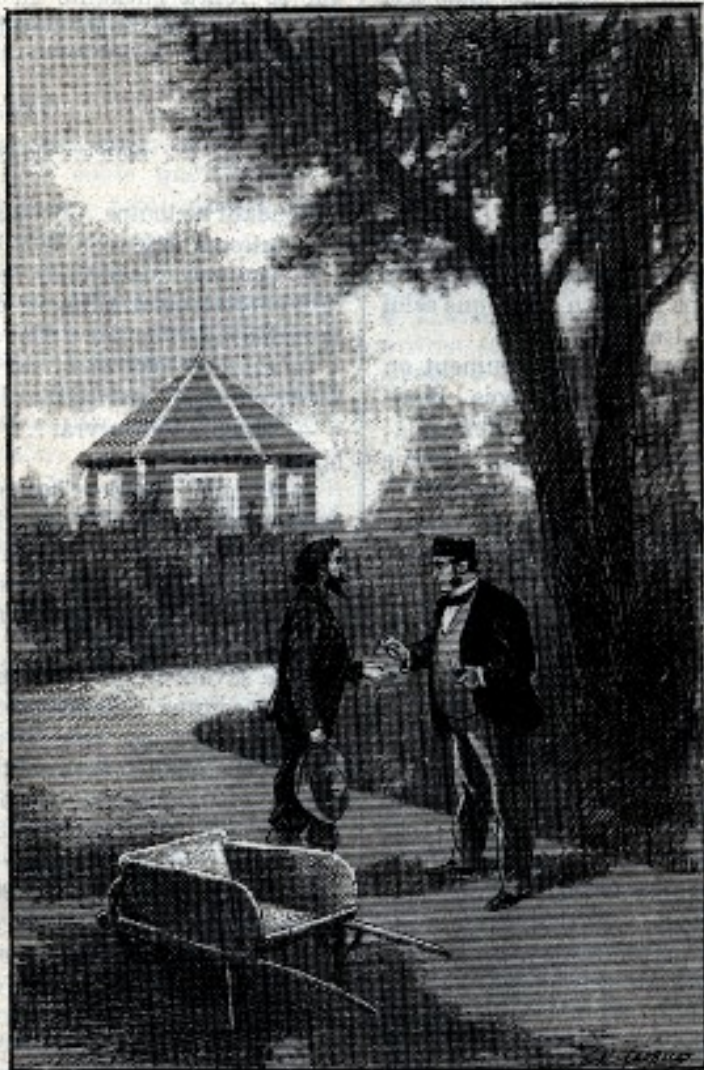
– M. Christian Norval !

Presque aussitôt celui-ci fit son entrée, suivi de Stanislas Boricheski, porteur d'une grande cage pleine d'oiseaux aux couleurs éclatantes.

Christian Norval, grand, bien fait, plein d'élégance et de distinction, le visage et les mains bronzés par le soleil des tropiques, salua avec aisance et cordialité, comme s'il ne les eût quittés que de la veille, le père et la fille, prit la cage des mains de Stanislas, et fit signe à celui-ci de se retirer.

Puis, lorsque tous trois furent seuls, il se laissa aller à l'émotion jusqu'alors comprimée, et, s'écria :

– Ah ! monsieur Dumortier ! Ah ! mademoiselle



LES MINES D'OR DU BAS-MEUDON.
M. Pommeret paya généreusement Boricheski.

Lauriane !... Que de fois j'ai pensé à vous, là-bas, perdu au sein des forêts vierges !

Il se reprit et ajouta, plus calme :

- La preuve, c'est que je vous ai rapporté quelques-uns de ces charmants oiseaux dont le chant berçait mes souvenirs et mes espérances.
- Vraiment, vous nous comblez, monsieur Norval, dit M. Dumortier en pressant les mains du jeune homme dans les siennes... Ces orchidées, ces gracieux volatiles !...
- Comment vous remercier ?... commença Lauriane.
- Je suis suffisamment récompensé, interrompit Christian, puisque ces fleurs et ces oiseaux vous font plaisir.
- C'est qu'ils sont vraiment extraordinaires ! ajouta la jeune fille qui ne pouvait se lasser d'admirer les hôtes de la cage.

- L'un d'eux surtout, raconta le savant, en acquiesçant au geste de M. Dumortier qui l'invitait à s'asseoir... Tenez, celui-ci, dont la tête est rousse, les ailes noires et le reste du corps d'un gris blanchâtre... Vous voyez qu'il est long tout au plus de dix pouces, y compris la queue... Eh bien ! de tous les êtres qui vivent à la Guyane et au Brésil, c'est celui qui a la plus puissante voix. Il court même, à son sujet, dans l'intérieur du Brésil, un curieux conte humoristique que je vous rapporterai quelque jour.
- Quel est son nom ?
- Je vais vous le dire. Mais pour que vous le compreniez, je vais vous raconter d'abord comment j'ai fait la connaissance de l'oiseau.

« Je parcourais à cette époque les montagnes où prend sa source le fleuve Maroni. Je venais justement de rencontrer cet original de Boricheski que vous avez vu, et je l'avais pris à mon service.

« Un jour, vers midi, accablé par la chaleur, je m'apprêtais à faire la sieste dans mon hamac suspendu entre deux palmiers. Je commençais déjà à somnoler lorsque, dans le silence relatif de la forêt, se fit entendre, très nettement, très distinctement, un coup de cloche.

« Je me dressai et prêtai l'oreille, tout étonné de voir Stanislas continuer à bourrer sa pipe comme s'il n'avait rien entendu. Une minute s'écoula, puis un second coup de cloche retentit dans les profondeurs de la forêt.

« Cette fois, il n'y avait pas à douter. Tout étonné, j'interpellai mon compagnon :

« – Il y a donc une mission auprès d'ici ?

« – Non, monsieur, répondit Boricheski en allumant tranquillement sa pipe. C'est le *Campanero*.

« *Campanero*, en espagnol, signifie *sonneur de cloche*. Ce mot ne me disait rien.



LES MINES D'OR DE BAS-MEUDON.
Tous deux allèrent s'asseoir sous les hautes palmes d'un dattier.

« – Comment, le *Campanero* ? Insistai-je.

« – Eh ! oui ! L'*oiseau-cloche*, – celui que les indigènes appellent *guira-punga*.

« *Guira-punga* ! J'y étais ! C'est ce nom que les voyageurs ont corrompu en celui d'*araponga*. C'est l'*ave de verano* (oiseau d'été) des Portugais, dont Buffon a fait *averano*. C'est le *forgeron*, le *serrurier*, le *maréchal* d'autres naturalistes, - le *Casmarnchos variegatus* des savants.

« Cette fois, je m'y retrouvais. Je me rappelai que Marcgrave, dans son *histoire des oiseaux*, avait signalé ce chant singulier, tantôt semblable au bruit d'un marteau tombant sur une enclume, tantôt rappelant celui d'une cloche fêlée.

« Et ce curieux oiseau se trouvait dans le voisinage ! « Quand je dis dans le voisinage... c'est à 4 kilomètres de là que chantait celui que nous avions entendu !... Jugez de l'ampleur de sa voix.

« Je ne pris pas de repos tant que je ne l'eus pas fait prisonnier. Ce ne fut pas sans peine, mais le voilà !

- Et lequel de ses noms faut-il lui conserver ? demanda Lauriane.
- L'oiseau-cloche ! C'est celui qui répond le mieux à son étrange particularité.
- Il chantera en cage ?
- N'en doutez pas. Il l'a déjà fait.
- Ce sont de véritables raretés que vous nous apportez là, dit M. Dumortier. Nous sommes confus...

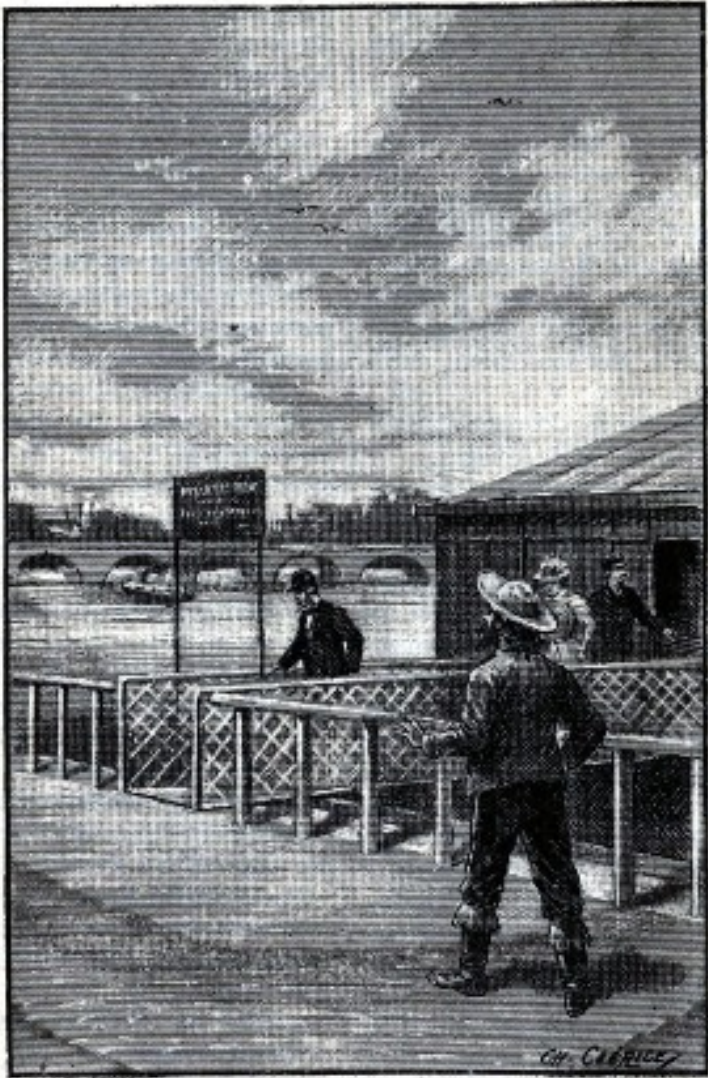
Christian Norval évita les remerciements en se hâtant de nommer, avec l'énumération de leurs qualités, les autres prisonniers offerts à Lauriane.

- Mais la capture de tous ces oiseaux a dû vous prendre un temps considérable ! s'écria Lauriane.

- Oh ! Stanislas m'a aidé ! fit le jeune homme en souriant.
- Alors ! dit M. Dumortier, vous songez à vous établir à Meudon ?
- J'y suis décidé. Meudon est le point du globe qui me plaît le plus,... très probablement parce que vous l'habitez.
- Oh ! monsieur Norval ! protesta M. Dumortier, tandis que Lauriane rougissait beaucoup.
- Et comme j'ai fait à la Guyane une petite fortune dans les mines d'or, poursuivit le savant, je vais m'acheter ici près une villa, et je m'y livrerai comme vous à la culture des fleurs, à l'élevage des oiseaux. J'espère que vous voudrez bien m'aider de vos conseils, en votre qualité de voisin.

M. Dumortier poussa involontairement un soupir, en murmurant :

- Très volontiers, si je reste votre voisin !



LES MINES D'OR DE BAS-MEUDON.
Il arriva ainsi au bord de la Seine.

- Comment ! s'écria Christian au comble de l'étonnement. Vous songeriez à quitter Meudon, au moment même où je veux m'y établir !...

« Quand je dis que je veux m'y établir... il n'y a encore rien de fait... Meudon me plaît, je vous le répète, parce que vous y êtes... Mais si vous n'y étiez pas...

Le visage de M. Dumortier et celui de Lauriane exprimaient une telle contrainte que le jeune homme s'interrompit. Son regard interrogatif, presque suppliant, allait du père à la fille, essayant de deviner ce que cachait leur silence.

Enfin, il n'y tint plus et s'écria :

- Pardonnez mon insistance, mon indiscrétion !... Mais, je vous en prie, si vous me considérez comme un ami, confiez-moi, si la chose est possible, le motif qui pourrait vous obliger à quitter Meudon... Que s'est-il passé depuis mon départ pour la Guyane, qui puisse... ?

- Ne cherchez pas, mon ami ! dit M. Dumortier... Je vais vous expliquer, en deux mots, ce qui m'arrive. Je me suis laissé tenter par mon voisin, M. Roret, et j'ai fait avec lui une spéculation qui a mal tourné... Je serai peut-être obligé, pour liquider ma situation, de vendre cette villa...

A ce nom de Roret, Christian Norval fronça le sourcil. Avec ce sentiment de divination si délicat que la jalousie donne aux amoureux, il s'était aperçu de la passion qu'éprouvait le voisin par Lauriane, et il avait le pressentiment qu'elle jouait un rôle dans les faits que venait de lui avouer M. Dumortier.

Sans chercher à approfondir, pour le moment, cette question, il insista pour avoir des détails complets sur la spéculation engagée, et lorsqu'il sut de quoi il s'agissait, il fut beaucoup moins inquiet, et s'efforça de rassurer ses hôtes.

- Dans votre inexpérience bien naturelle des affaires dit-il à M. Dumortier, vous vous exagérez

les dangers de la situation.

« D'après ce que vous me dites, les échéances des options sont échelonnées à diverses époques, et en somme, si la valeur des terrains n'a pas été majorée, il ne sera pas impossible de les remettre en vente sans trop de perte.

Christian s'interrompt, car il venait d'être frappé d'une idée subite.

- Ah ! si nous avons ici, dans le voisinage, des alluvions aurifères, vous verriez ces terrains... Mais, je m'attarde, reprit-il, en faisant le geste de prendre son chapeau.

- Oh ! vous allez déjeuner avec nous, s'écria M. Dumortier. Après une aussi longue absence, nous ne vous laisserons pas repartir ainsi. Vous nous devez un récit détaillé de votre voyage... Et puis, vous me conseillerez dans cette affaire avec Roret.

La cordialité de cette invitation et le regard de Lauriane étaient irrésistibles. Christian accepta.

- Mais auparavant, dit-il, il faut flue je sache ce qu'est devenu mon vaurien de Boricheski et que je lui donne quelques instructions.

Stanislas était à la cuisine, attablé en face d'une bouteille de vin déjà à moitié vide, et racontait à Marthe ses aventures avec un brio qui lui avait reconquis les bonnes grâces de la gouvernante.

- Attention ! lui dit Christian en le prenant à part. Et tâche de suivre de point en point mes instructions. Écoute-moi bien :

« D'abord, je te défends de boire outre mesure. Tu sais que lorsque tu dépasses le cran, tu deviens tout à fait incapable de me rendre le moindre service... Tu pourrais même me nuire par ton bavardage inconscient.

« En second lieu, tu vas te mettre en quête, aussi

près que possible d'ici, d'une villa à vendre ou à louer, de préférence toute meublée, afin que je puisse m'y installer immédiatement. Tu reviendras vers deux heures me rendre compte du résultat de tes recherches. Voici de quoi déjeuner dans quelque cabaret, mais, je te répète, sois sobre.

« Enfin, je te recommande de donner à entendre que nous avons tous deux passé notre vie à chercher des mines d'or dans toutes les parties du monde, et que j'y ai recueilli une assez jolie fortune. Vante-toi d'être émérite dans le métier de chercheur d'or : cela te sera facile, puisque c'est vrai. Raconte cela partout, et toutes les fois que tu rencontreras une occasion de le faire. »

Et comme Stanislas, à cette recommandation, ouvrait de grands yeux étonnés, Christian ajouta :

- Cela me sera très utile. Je te dirai plus tard pourquoi. Va, et surtout n'oublie pas ma première recommandation.

6 *Le plan de Christian Norval*

Les heures passèrent, ce jour-là, légères, joyeuses et rapides, avant, pendant, et après le déjeuner.

M. Dumortier se sentait rassuré par la confiance de son jeune ami en l'avenir. Lauriane, tout à fait heureuse, lisant dans les yeux de Christian l'affection profonde que le savant avait pour elle, était sûre maintenant, quoi qu'il arrivât, qu'elle ne serait pas obligée de devenir la femme de Roret. Christian, non moins certain qu'il plaisait à Lauriane, ruminait mentalement un plan qui le faisait sourire, sans que ce travail intérieur se trahît au-dehors autrement que par une franche bonne humeur.

Il avait eu le temps de raconter tous les détails de son voyage, ses chasses fructueuses aux plantes rares, aux oiseaux, et même aux insectes, dont il avait rapporté,

pour sa collection personnelle, de curieux spécimens. Enfin, la rencontre de Stanislas, la trouvaille d'une poche alluvionnaire, remplie d'énormes pépites d'or pur, la fièvre d'exploitation de ce gisement, la fortune, le retour.

- Et si j'étais si heureux de revenir avec cette fortune, conclut-il, c'est parce que je songeais que j'allais retrouver ici des amis, qui m'avaient accueilli un jour à leur foyer sans me connaître, par suite de notre communauté de goût pour la belle nature, et qui m'étaient tout de suite devenus chers.

« Songez que je suis absolument seul au monde, sans famille, et que votre accueil cordial m'en a fait retrouver une.

« Oh ! les beaux rêves que j'ai faits, là-bas, au sein même de l'activité la plus dévorante. Ce n'est pas la majestueuse forêt vierge que je voyais ; c'est ce coin coquet de Meudon, où j'avais décidé, dès que la fortune m'avait souri, de fixer ma demeure définitive. Là, nous pourrions, désor-



LES MINES D'OR DE BAS-MEUDON.
Boricheski montra à M. Cowley la villa de M. Pommeret.

mais, vivre côte à côte avec nos fleurs, nous voir tous les jours, et...

Le jeune homme sentit qu'il allait en dire trop et s'arrêta.

L'arrivée de Stanislas le tira d'affaire.

Le chercheur d'or, quoique n'ayant pas tenu scrupuleusement compte de la première recommandation de son maître, avait trouvé ce que celui-ci désirait : à cinq cents pas du Pavé des Gardes, une coquette villa avec serre et grand jardin, à vendre toute meublée, et fort bien meublée, où Christian pourrait s'installer dans les huit jours.

- Je sais ce que c'est ! dit M. Dumortier. En effet, rien ne saurait mieux vous convenir. C'est une des villas les plus agréables de Meudon.
- Je vais aller la visiter, et reviendrai vous dire si je fais l'affaire.

La villa convint de tous points à Christian, et elle était si confortablement et si intelligemment meublée, qu'il

n'avait guère qu'à y faire transporter ses bagages.

Il alla donc aussitôt chez le notaire chargé de la vente, convint du prix et des clauses du contrat et courut annoncer à ses amis que c'était chose faite.

M. Dumortier et sa fille ne cachèrent point la joie que leur causait cette nouvelle. Il fut convenu que Christian reviendrait déjeuner dans huit jours et que, le dimanche suivant, on prendrait la crémaillère dans son nouveau logis.

Le jeune homme prit alors congé de ses hôtes, mais M. Dumortier manifesta l'intention de l'accompagner jusqu'à la gare. Il éprouvait, disait-il, le besoin de dégourdir ses jambes.

Christian et Lauriane échangèrent un dernier regard, et les deux hommes prirent le chemin de la gare. Stanislas était parti devant pour prendre les billets.

M. Dumortier gardait le silence.

– Vous avez quelque chose de particulier à me

dire ? demande Christian qui devinait tout.

- Oui !... Voici le dernier billet que m'a écrit Roret, et dont je n'ai pas parlé à ma fille... Que faut-il répondre ?

Et M. Dumortier mit sous les yeux du jeune homme ces trois lignes que nos lecteurs connaissent déjà :

« Vous savez que la première des options que vous avez contractée expire dans quarante-cinq jours.

« Que comptez-vous faire ? »

- La belle question ! s'écria le jeune homme. Que comptez-vous faire ? Payer, puisqu'il n'y a pas moyen de faire autrement.

« Je ne comprends pas ce : Que comptez-vous faire ?

- Vous ne le comprenez pas, mon cher ami, parce que je ne vous ai pas encore tout dit. Et je ne pouvais vous le dire devant Lauriane quoiqu'elle

n'ignore rien.

« M. Roret m'a proposé de m'aider à remplir mes engagements si Lauriane consentait à devenir sa femme.

Christian ne sourcilla pas.

- Je m'en doutais, murmura-t-il, Du moins, je me doutais que ce monsieur avait un tendre sentiment pour votre fille, et sa proposition ne m'étonne pas.

« Eh bien ! M. Roret est loin de compte... Car vous avez sans doute deviné également que j'aime mademoiselle Lauriane, et que je n'allais pas tarder à vous demander sa main. Vous m'avez fourni l'occasion de devancer l'époque que je m'étais fixée par discrétion. Voilà qui est fait.

- Vous ne doutez pas, mon cher Christian (permettez-moi de vous appeler ainsi) de ma réponse, ni de celle de ma fille, car nos sentiments pour vous sont trop manifestes.

- Vous me comblez de joie. Mais, je vous en prie, pas un mot à mademoiselle Lauriane. Je désirerais n'obtenir que d'elle-même son aveu.
- C'est entendu... Que vais-je répondre à Roret ?
- Ah ! c'est juste !. .. Eh bien ! répondez ceci :

« L'affaire me paraît meilleure que je ne l'avais pensé tout d'abord, et je tiendrai tous mes engagements. »
- Oui, mais le pourrai-je ?
- Vous le pourrez, je vous en réponds... J'ai mon plan.
- Allons ! mon jeune ami ! Vous m'avez rendu le courage, vous rendrez Lauriane heureuse. Merci, et au revoir.
- Dans huit jours je m'installe définitivement à Meudon. Au revoir !

Dès qu'il fut seul avec Boricheski, Christian Norval lui demanda s'il avait eu l'occasion de parler mines d'or.

– Plusieurs occasions ! répondit l'aventurier.

« Tout d'abord, pour savoir s'il y avait, dans le voisinage, des villas à vendre ou à louer, je suis entré chez un marchand de vin...

– Naturellement !

– Là, poursuivit Boricheski sans se formaliser de l'interruption, tout en buvant un verre, j'ai demandé les renseignements dont j'avais besoin, et j'ai insinué que c'était pour un chercheur d'or avec lequel j'avais parcouru tous les placers du monde.

« Alors, on m'a accablé de questions sur les mines d'or. C'est drôle comme ce métal intéresse tout le monde. Et comme vous m'aviez justement recommandé d'être loquace, je ne me suis pas fait prier.

« Il fallait voir avec quels yeux brillants ils écou-

taient tout cela. On m'a même payé plusieurs verres.

- Tiens ! tiens !... Tu as trouvé là un nouveau filon à exploiter, fit Christian en riant... C'est très bien, Stanislas ! Il faut continuer !

« Tu iras tous les jours à Meudon, sous prétexte de t'occuper de ma villa, et tu retourneras voir les amis que tu t'es faits chez le marchand de vin.

Stanislas était de plus en plus étonné de la façon dont son maître prenait les choses : cela n'était pas fait d'ailleurs pour lui déplaire.

Il écouta donc avec attention les nouvelles instructions que Christian Norval lui donnait :

- Puisque l'or les intéresse, raconte-leur comment on le trouve, dis-leur qu'à certains signes, tu peux reconnaître sa présence dans un terrain, et que justement, ces signes, tu les as remarqués au Bas-Meudon.

- Au Bas-Meudon ! s'écria Boricheski stupéfait.

- Oui, répondit Christian, au Bas-Meudon ! Ne va pas crier la chose par-dessus les toits. Prends ton air le plus mystérieux, et raconte, comme un grand secret, que tu veux bien confier à des amis, à la condition qu'ils ne le révèlent pas, que notre présence à Meudon n'a pas d'autre but que de rechercher si ces terrains, que nous soupçonnons d'être aurifères, ne sont pas exploitables.

« Raconte, le plus mystérieusement possible, que c'est moi qui ai fait acheter sous main par M. Dumortier les terrains sur lesquels j'avais des visées, mais que, d'ailleurs, tout le coteau de Meudon doit renfermer de l'or.

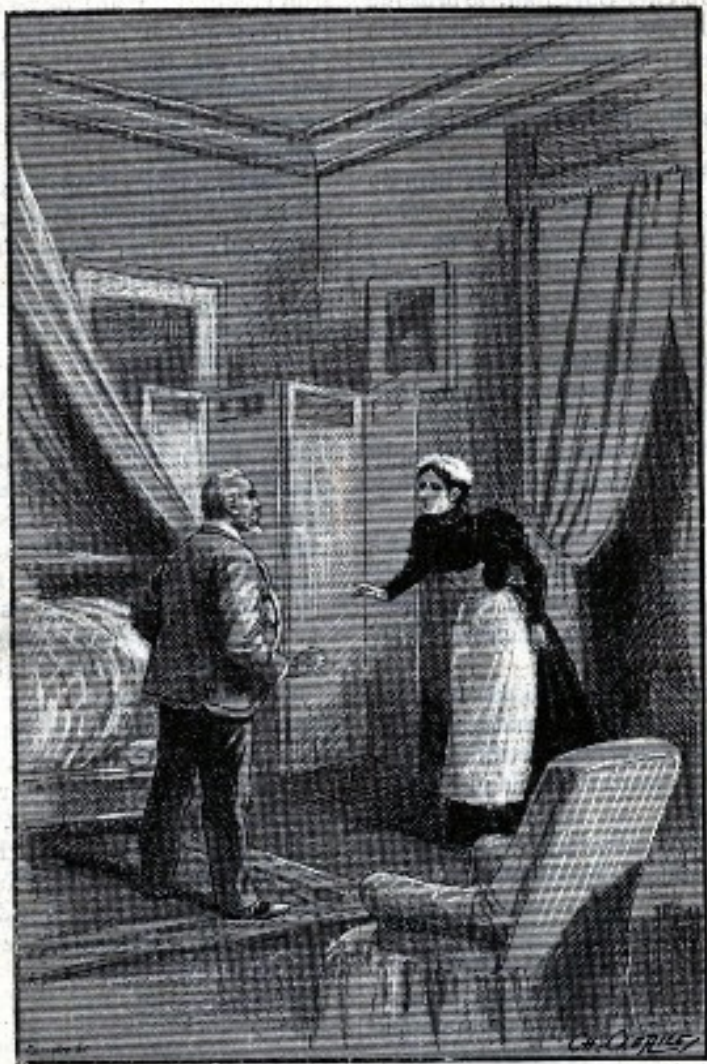
« En un mot, voici mon but. Arriver à convaincre les habitants de Meudon que le sous-sol de leur commune renferme des richesses aurifères, et qu'il suffit de mettre la main sur le bon filon pour s'enrichir.

« Tu n'as qu'à seconder mes vues avec dévouement, et tu n'auras pas à te plaindre de moi... Dirige surtout les convoitises de tes auditeurs sur les terrains du Bas-Meudon.

« Tu sais, d'ailleurs, que je ne te fais rien faire de répréhensible, et que le but final que je poursuis est tout à fait licite. Par conséquent, tu peux y aller carrément. Cela ne fera de tort à personne.

On devine la pensée qui était venue au jeune savant : attirer l'attention sur les terrains du Bas-Meudon, et leur donner temporairement une valeur suffisante pour que M. Dumortier pût faire face sans encombre à ses engagements. Il était fort probable que M. Roret lui-même, pris à son propre piège, romprait le marché et se chargerait des terrains.

Stanislas se conforma d'autant plus rigoureusement au programme que lui avait tracé son maître, que cela lui facilitait l'absorption d'un nombre considérable de « tournées » que ses nouveaux amis lui payaient à l'envi les uns des autres, pour obtenir de lui de nouvelles révélations.



LES MINES D'OR DU BAS-MEUDON. — Ce matin, Marthe vient m'apprendre que M. Pommeret désire me parler.

L'aventurier jouait son rôle avec tant de naturel que tout le monde y fut pris. Ses airs mystérieux donnèrent crédit à ses racontars, et de proche en proche, le secret, toujours communiqué avec le même mystère, fut bientôt connu de tous les habitants de Meudon.

Quelques-uns accueillirent ces propos avec scepticisme et raillerie, les traitant d'imagination d'ivrogne, – car Boricheski commençait déjà sous ce rapport à se faire une réputation méritée.

Mais la plupart acceptèrent la vraisemblance de cette découverte faite par un homme dont c'était justement le métier de chercher, de l'or. Certains prétendirent même, en hochant la tête, qu'ils avaient déjà entendu parler dans le temps de quelque chose de semblable, et que des savants autorisés, des minéralogistes de premier ordre, avaient déclaré qu'il devait y avoir de l'or à Meudon ou aux environs.

D'autres résolurent de s'informer directement auprès du maître de Boricheski, et demandèrent à ce dernier quel jour le savant viendrait à Meudon.

Christian Norval rit beaucoup du succès de sa tentative, et ne fut nullement étonné, en arrivant à Meudon, d'être mystérieusement arrêté, au coin d'une rue, par un propriétaire des environs qui lui demanda :

- Est-il vrai, monsieur, qu'il y ait de l'or à Meudon ?
- Qui vous a dit cela ? s'écria Christian en simulant la contrariété et la surprise.
- Mais,... votre domestique, le chercheur d'or !
- Ah ! le maudit babillard !... Au fait, puisqu'il le dit,... c'est peut-être vrai,... car il s'y connaît !

7 *Un lavage d'or à Meudon*

Cette confirmation évasive des dires de Boricheski enflamma l'imagination de celui qui l'avait provoquée, Il se mit incontinent à la recherche de l'aventurier et ne tarda pas à rencontrer celui-ci attablé dans son cabaret favori, et devisant de ce qui faisait l'objet des conversations du moment, au milieu d'un cercle d'auditeurs qui l'écoutaient bouche bée.

- L'or, pérerait-il, se rencontre dans la nature sous deux formes bien distinctes.

« On le trouve d'abord à l'état de filon, c'est-à-dire encaissé dans des roches, où il s'est concrétionné, vraisemblablement sous l'action des feux souterrains, quoique j'aie entendu dire par quelques ingénieurs qu'il pourrait bien être également le résultat d'une action chimique.

« Quoi qu'il en soit, pour l'extraire de cette gangue, généralement très dure, il faut d'abord pulvériser celle-ci, puis la soumettre à un lavage intelligent, qui entraîne les parties étrangères et laisse l'or à nu.

« Eh bien ! dans la nature, ce lavage s'opère continuellement. D'où viennent, en effet, les paillettes et les grains d'or que charrient et entraînent avec leurs sables le Rhône, le Rhin, la Durance, la Garonne, etc. ?

- Et la Seine ? demanda curieusement l'un des auditeurs.

- La Seine aussi, et c'est justement là que je voulais en venir. Mais, je le répète, d'où proviennent ces débris d'or : c'est de la désagrégation des roches où ils se trouvaient à l'état filonien, désagrégation produite, soit directement par l'eau, soit sous l'action d'autres causes naturelles sur lesquelles il serait trop long d'insister.

« Eh bien ! vous voyez que la nature a déjà fait subir à cet or un premier lavage, et c'est par un second lavage que les orpailleurs l'exploitent.

- Ah ! et comment ?
- Oh ! ce serait trop long à détailler. Nous en reparlerons plus tard. Pour le moment, vous m'avez demandé comment il pouvait y avoir de l'or à Meudon ! Eh bien, je vous l'explique.

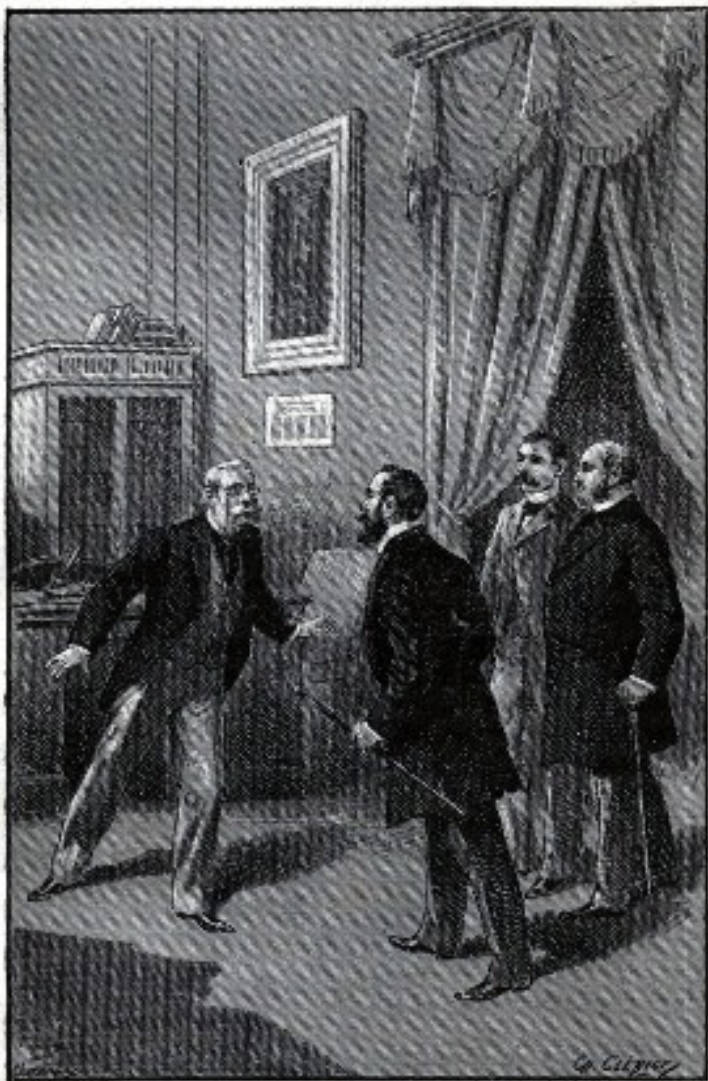
« Ces sables qui contiennent de l'or se déposent au fond ou sur les rives des cours d'eau qui les entraînent, et voilà comment se forment des alluvions aurifères plus ou moins riches. Comme l'or est plus pesant que le sable auquel il est mélangé, il se dépose parfois par places, dans certains creux, et forme ce que nous appelons des poches, où il est plus abondant. Parfois aussi, sous l'action de certaines eaux, il se concrétionne en fragments plus ou moins gros, appelés pépites. Vous n'êtes pas sans savoir combien le cours et le régime des

fleuves sont variables. Pour ma part, je l'ai entendu dire plus de cent fois par de savants ingénieurs. Et voilà comment on peut trouver des alluvions aurifères à certains endroits où les fleuves les ont déposées autrefois et ont depuis changé de régime ou de cours.

« Eh bien ! j'ai entendu dire par mon maître que, dans le temps, la Seine était un fleuve énorme dont les eaux remplissaient toute la vallée comprise entre les hauteurs de Meudon et les hauteurs de Passy. C'est alors qu'elle devait en rouler du gravier, du sable et des paillettes d'or arrachées aux filons des montagnes où elle prend sa source !

« Par conséquent, quoi d'étonnant à ce que l'on puisse retrouver de l'or dans les alluvions qu'elle a déposées sur les pentes du coteau de Meudon et au Bas-Meudon ?

- C'est vrai ! c'est vrai ! murmurèrent les auditeurs. Mais y en a-t-il beaucoup, et comment reconnaître les endroits ? Peut-on voir les paillettes



LES MINES D'OR DU BAS-MEUNON
Monsieur Roret leur tenait la dragée haute.

d'or ?

- C'est difficile. Il y a quelquefois, et j'en ai moi-même trouvé autrefois en France, dans les rivières de Cèze, de l'Ariège et du Gardon, des parcelles assez grosses pour être prises à la main. Mais, généralement, les paillettes sont si petites et en si petite quantité dans le sable qu'elles échappent aux yeux les plus clairvoyants.
- Alors, comment faire ?
- Il est aisé de reconnaître les endroits où le sable a une couleur noirâtre ou rougeâtre, et d'une manière générale les endroits où il est d'une couleur un peu différente de celle qu'on lui voit ailleurs. S'il y a de l'or d'alluvion, c'est là qu'on le trouve le plus abondamment.

Cette indication produisit sur les assistants un effet inattendu. Chacun d'eux prétextait une affaire pressante pour s'esquiver et courir au plus vite examiner la couleur du sable, qui dans sa propriété, qui dans les terrains à

vendre au Bas-Meudon.

Le cabaretier lui-même sortit par une porte de derrière pour aller explorer son jardin, et Boricheski, qui n'avait rien perdu de son sérieux, se trouva seul avec le propriétaire entré en dernier lieu et venu à sa recherche.

- Je serais bien aise de pouvoir vous dire deux mots chez moi, fit le bourgeois de Meudon, d'un ton mystérieux.
 - A votre service ! s'empressa de déclarer l'aventurier qui prit son feutre et se leva pour suivre le propriétaire.
 - Je suis M. Pommeret, dit ce dernier à voix basse lorsqu'ils furent sortis. J'habite non loin d'ici, tout à côté de la Chapelle de Notre-Dame des Flammes. J'ai un grand jardin dont le sous-sol est sablonneux, et ce sable a justement la couleur particulière, rougeâtre, dont vous venez de parler.
- « Je serais bien aise de faire un essai de lavage de

ce sable pour voir quelle quantité d'or il peut bien contenir. Vous êtes, à ce qu'on m'a dit, et d'après ce que je vois, fort expert en ces matières. Vou-
driez-vous me prêter votre assistance ?... Je vous
donnerai une rémunération convenable.

- M. Pommeret, murmura Boricheski en prenant un air embarrassé, je suis, vous devez le savoir, au service de M. Christian Norval, et ce n'est guère que dans mes moments de loisir que je pourrai me mettre à votre disposition.
- C'est bien entendu ! Pouvez-vous venir en ce moment ?
- Très volontiers.

M. Pommeret s'empressa de conduire chez lui l'aventurier, le comblant de prévenances, le prenant par son faible en lui faisant goûter une vieille bouteille de derrière les fagots, puis l'entraînant fiévreusement au fond de son jardin.

Arrivé là, Boricheski, stupéfait, dut se mordre les lèvres pour ne pas rire. M. Pommeret avait ravagé une plate-bande de pensées et creusé une sorte de fossé de 60 centimètres de profondeur mettant à nu un sous-sol de sable jaune veiné de filets de sable rougeâtre, par suite d'infiltrations ferrugineuses. C'était un sable quartzeux renfermant une très grande quantité de paillettes de mica.

Un géologue eût immédiatement rattaché cette couche au terrain des sables et grès marins supérieurs dits de Fontainebleau, qui constituent presque tous les sommets des buttes, plateaux et collines du bassin parisien, comme à Montmartre, au mont Valérien, à Meudon, à Fontainebleau, etc.

Il ne pouvait donc être question d'alluvion fluviale.

Mais Boricheski, qui n'était pas géologue et qui, d'ailleurs, poursuivait l'exécution du programme tracé par Christian Norval, examina attentivement la tranchée, égrena dans sa main une poignée de sable rouge, et affirma avec une conviction irrésistible :

– C'est un sable aurifère !

M. Pommeret, qui ne se sentait pas de joie, s'écria :

– Alors, comment le traiter ?

– Si vous ne voulez faire qu'un essai, nous allons employer la méthode des orpailleurs.

– Je veux bien. En quoi consiste-t-elle ?

– Oh ! il suffit de quelques appareils très simples.

Donnez-moi carte blanche, et ouvrez-moi un crédit d'une vingtaine de francs, et je vous les préparerai.

M. Pommeret, enchanté, accorda à Boricheski tout ce que celui-ci demandait.

L'aventurier, s'étant mis aussitôt à l'œuvre, ne tarda pas à revenir, apportant sur une petite voiture à bras tout son matériel : un tréteau, deux baquets, un crible, deux grandes sébiles en bois, et une planche qui mérite une description particulière.

Cette planche était longue d'environ 1,70m, large de 50 centimètres, et avait 5 centimètres d'épaisseur. Sur une de ses faces, elle était munie des deux côtés, ainsi qu'à l'une de ses extrémités, d'un rebord de 2 à 3 centimètres. Sur cette même face étaient cloués trois morceaux de gros drap pelucheux, de la largeur de la planche, et de 30 centimètres de longueur, disposés à intervalles égaux.

Tout ce matériel fut transporté auprès de la pompe du jardin, qui parut à Boricheski l'endroit le plus favorable pour procéder au lavage du sable aurifère.

L'aventurier disposa sa planche, le bout muni d'un rebord appuyé sur le sol, l'autre reposant sur le tréteau qui avait 50 centimètres de hauteur, de façon à constituer un plan légèrement incliné. Le crible fut assujetti à l'extrémité supérieure de la planche.

Cela fait, Boricheski, aidé de M. Pommeret qui exécutait ponctuellement toutes les indications du chercheur d'or, alla, auprès de la tranchée, remplir une brouette avec du sable rougeâtre, et l'amena auprès de sa laverie.

Il expliqua alors à son hôte, parlant et agissant en même temps, la marche à suivre pour obtenir un résultat.

- On met d'abord dans le crible une certaine quantité de sable à laver, et on verse de l'eau dessus, avec modération.

« L'eau entraîne toutes les petites particules susceptibles de passer à travers le crible et parmi elles les paillettes d'or, qui, ainsi que je vous l'ai dit, sont généralement minuscules. Il ne reste dans le crible que les matières grossières. Nous les vidons et nous procédons, de la même façon, au lavage d'une nouvelle quantité de sable.

- Mais, s'écria M. Pommeret, l'eau entraîne toutes les particules fines jusqu'au bas de la planche.
- Détrompez-vous ! Elle entraîne la terre, la poussière, mais les paillettes d'or, quoique fines, sont pesantes. Elles rencontrent, en descendant, les poils du drap et y restent accrochées. Ce sont, pour elles, autant de petites digues disposées d'es-

pace en espace, et qu'elles n'ont pas la force de vaincre. Faute de drap, nous aurions pu pratiquer dans la planche des rainures transversales qui auraient produit le même effet. C'est ainsi que procédaient autrefois les orpailleurs du Rhône. Oh ! Allez ! Je connais mon métier.

- Mais le drap n'arrête pas seulement l'or. Tenez ! Cela me paraît être exclusivement du sable.
- Évidemment. Le drap arrête toutes les particules présentant approximativement la même densité, et l'or y est encore en infime quantité. Mais cela nous permet de réduire notablement les matières étrangères auxquelles il se trouve mêlé.

Le crible ayant été rempli, lavé et vidé un certain nombre de fois, Boticheski s'arrêta :

- Vous voyez, dit-il, que les morceaux de drap sont tout couverts de sable et ne seraient plus en état d'en arrêter davantage.

« Je les détache, et je les lave dans ce baquet plein d'eau, au fond duquel, vous en conviendrez, nous allons trouver un sable plus riche en métal que celui primitivement extrait de la tranchée.

« Je vais vous montrer maintenant comment on le traite. Prenez une de ces sébiles de bois. Remplissez-la, comme je le fais, au baquet. C'est cela !

« Maintenant, prenez-la à deux mains... comme cela, et imprimez-lui un mouvement semblable à celui que l'on imprime à un van à bras pour vanner le grain... Pas si fort, tout doucement! Voyez comme je fais !

« C'est absolument un vannage ! Le vanneur te grain ramène à la surface les pailles et les graines légères. Nous amenons aussi le sable le plus léger au-dessus de l'autre, tandis que les grains les plus pesants se rassemblent au fond du vase.

« C'est un vannage à l'eau !

« Et, tenez, regardez dans ma sébile. Il est visible que ce sont les grains légers qui sont au-dessus ; leur couleur est absolument différente de celle des autres ; leur teinte est beaucoup moins foncée. Tenez, j'incline le vase, et vous apercevez, depuis le fond jusqu'aux bords, trois ou quatre bandes de couleur variée, qui montrent l'ordre des matières suivant leur densité.

M. Pommeret essaya d'arriver au même résultat, mais ce travail, quoique simple, exige de l'habitude, un tour de main particulier, de l'adresse, et beaucoup de patience.

On conçoit qu'il n'y arriva pas du premier coup. En voulant éliminer le sable léger, comme le faisait Boricheski en arrêtant net le mouvement de rotation de la sébile, il épancha tout le contenu de la sienne, en murmurant :

- C'est plus difficile que je ne le croyais.
- Oh ! vous y arriverez. Regardez maintenant... Vous voyez que le sable que je ramène au-dessus

est peu différent de celui qui reste dessous. Le travail est terminé, et il ne reste plus qu'à en retirer les paillettes.

- Mais, je ne les vois pas, les paillettes.
- C'est qu'elles sont trop petites au confondues avec le sable.
- Alors, comment les retirer ?
- Avec du mercure !
- Vous en avez apporté ?
- Je n'en ni pas trouvé à Meudon, fit Boricheski qui n'était pas pressé de tenter l'épreuve finale.
- Eh bien ! je vais aller moi-même en chercher à Paris. Laissez tout cela en place, et revenez me voir demain.

M. Pommeret paya généreusement Boricheski, qui se retira enchanté du résultat de son premier lavage des

sables aurifères de Meudon.

8 *L'or et le bonheur.*

Pendant ce temps, Christian Norval s'était rendu à l'invitation à déjeuner de M. Dumortier.

- Que me raconte-t-on ? s'écria ce dernier-en serrant cordialement la main du jeune savant... Vous avez découvert de l'or à Meudon ?...
- Ce n'est pas moi! dit Christian en souriant. C'est, paraît-il, mon gaillard de Boricheski.
- Mais ... Est-ce vrai ?... Est-ce même vraisemblable ?
- Le tout est de s'entendre. En réalité, l'or est extrêmement répandu dans, la nature. On en trouve

partout, en quantités plus ou moins appréciables. Des expériences ont été faites à ce sujet, il y a une quarantaine d'années ; à la Monnaie de Philadelphie, par feu G.-R. Eckfeld.

« Ce savant se procura des échantillons de tous les métaux connus des diverses parties des États-Unis, et les soumit à une analyse attentive au point de vue de l'or. Le résultat fut qu'il trouva partout le précieux métal, en abondance variable d'ailleurs. Tous les métaux qu'il put se procurer étaient plus ou moins impurs, et renfermaient une proportion d'or. Celle-ci variait entre 1 pour 440 000 dans l'antimoine, et 1 pour 6 220 000 dans de la galène.

- C'est bien peu de chose !
- Oui, c'est peu, mais c'est extrêmement intéressant au point de vue de la diffusion universelle de l'or dans la nature.

« Ces résultats encouragèrent Eckfeld à faire

d'autres recherches, et, en particulier, il se livra à une étude attentive de l'argile des environs de la ville de Philadelphie. Il recueillait l'argile à une profondeur d'environ 4 mètres au-dessous de la surface, et y recherchait l'or. Ce métal s'y trouva dans la proportion de 1 pour 1 224 000 parties d'argile complètement desséchée.

« C'est assurément fort peu, mais, comme Philadelphie repose sur un lit d'argile de 4 180 000 000 de pieds cubes, il en résulte que la somme d'or contenue dans le sous-sol de la ville représente une valeur de plus de 600 millions de francs, et si l'on tient compte du faubourg, de 5 milliards de francs.

- Alors, à Meudon...
- Attendez ... Si j'ai bonne mémoire, il y a quelque dix ou quinze ans, on annonça, en France, que certaines couches géologiques des environs de Paris renfermaient une proportion appréciable

d'or. Il s'agissait, je crois, des marnes supragypseuses et des meulières de Montmorency, qui renferment une certaine quantité d'argile. Il n'y a pas de raison pour que l'argile française ne puisse, elle aussi, contenir de l'or.

- Exploitable ?
- Là est toute la question! On n'est pas encore en possession de méthodes capables d'opérer l'extraction de cet or de façon économique, et de permettre aux argiles françaises ou américaines de faire concurrence au Transvaal.
- Alors, votre Boricheski ?...
- Mon Boricheski a peut-être trouvé mieux que ces argiles... Vous ignorez sans doute que Meudon a déjà éveillé l'attention par les particularités qu'il présente au point de vue de l'or.
- Je ne l'ai jamais entendu dire.
- Eh bien ! Le savant professeur Alexandre Bron-

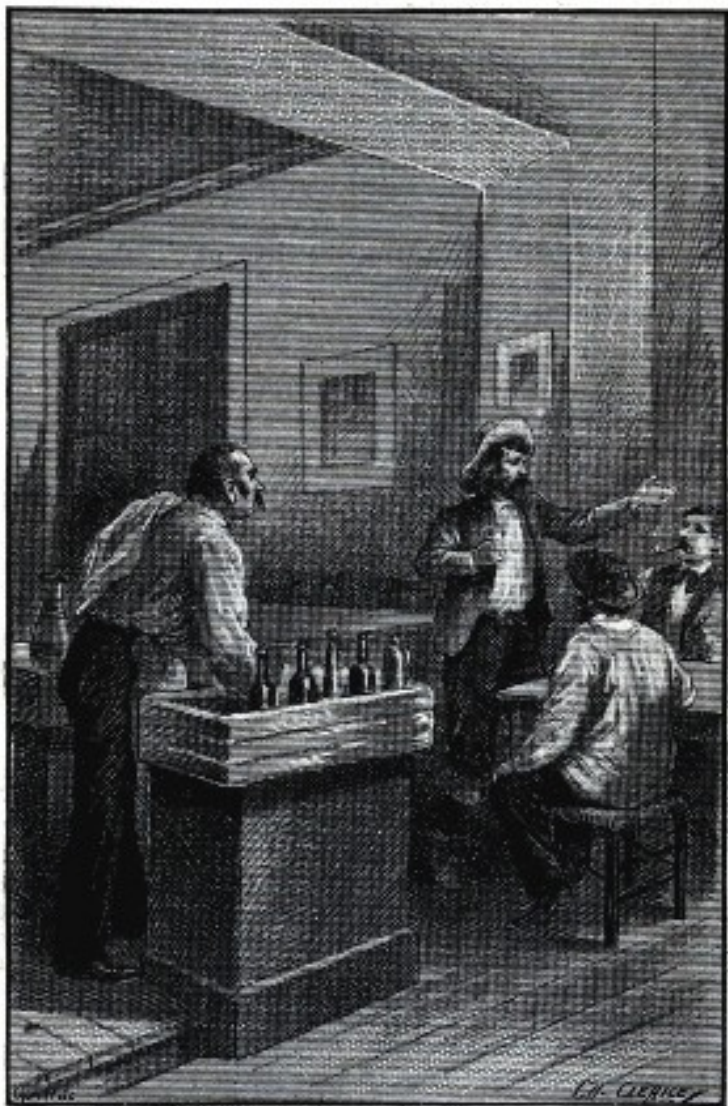
gniart, dans son cours de minéralogie du Muséum, à l'occasion de la limonite sablonneuse, en plaques étendues dans la sablonnière de Viroflay, près de Meudon, a fait remarquer que l'on avait cru y reconnaître des indices d'or.

« Ce n'est pas tout : les sables qui entrent dans la composition des bouteilles de Sèvres proviennent de Meudon. Eh bien, lorsqu'on brise les creusets de verrerie, on rencontre assez fréquemment dans la partie inférieure de leurs parois des grains d'or assez gros. Cet or provient-il de la terre réfractaire des creusets ou du sable de Meudon¹?

« Vous voyez donc qu'il y a quelques présomptions pour la présence de l'or à Meudon.

– Vous en êtes donc convaincu ? demanda M.

1 Ces faits, authentiques, sont rapportés dans un ouvrage dû à un habitant de Meudon, le Dr L.-E. Robert, *Histoire et description naturelle de la commune de Meudon*, p. 297. (Note de l'auteur)



LES MINES D'OR DU BAS-MEUDON. — Il traitait ses auditeurs
en camarades et leur faisait mille confidences...

Dumortier en souriant.

- Non, mais je ne serais pas fâché que cela fût généralement cru pendant quelque temps. Vous saurez bientôt pourquoi.

- Soit... Mais voici Lauriane !

La jeune fille entra au salon, parée d'une claire toilette de printemps.

Quoique M. Dumortier ne lui eût rien dit de la demande officielle de Christian Norval, elle l'avait à moitié devinée à l'attitude et aux sous-entendus de son père dans leurs conversations quotidiennes où il était toujours question du jeune savant.

Aussi était-elle légèrement émue à cette nouvelle entrevue qu'elle sentait devoir être décisive.

Et, en effet, à peine avaient-ils ébauché une conversation banale, que Marthe vint annoncer la visite inopinée de M. Roret. M. Dumortier pria les deux jeunes gens de passer dans la serre, tandis qu'il recevait au salon le voi-

sin qu'il n'avait pas vu depuis si longtemps.

Lauriane appuya sa fine main blanche sur le bras que lui offrait Christian, et tous deux allèrent s'asseoir près de la volière, sous les hautes palmes d'un dattier.

- M. Christian, dit alors la jeune fille, nous sommes tout à fait dans le cadre qui convient pour que vous me racontiez, sur votre voyage à la Guyane, les détails, que vous nous aviez promis.
- Très volontiers, mademoiselle ! répondit le savant en s'inclinant. J'ajouterai même que je vous dois le récit de ces souvenirs, car vous y avez occupé une grande place.
- Comment cela ? demanda-t-elle en rougissant légèrement.
- Mon Dieu, mademoiselle ! Entre nous, je crois qu'il est inutile d'y aller par quatre chemins. Je serai donc franc, loyal, et, vous me direz si j'ai tort ou raison.

« Lorsque, pour mes études sur les Orchidées, je vins ici pour la première fois, je n'avais en vue que la science ; je ne me doutais guère que je vous y rencontrerais, et que désormais ce ne serait, plus seulement la science qui m'attirerait à Meudon.

« Il n'y a aucun mal à vous dire, mademoiselle, la respectueuse admiration que m'inspirèrent votre grâce charmante et votre esprit, tourné comme le mien, vers ces choses que j'aime, les fleurs, les oiseaux, la nature.

« Il n'y a aucun mal à vous dire que j'éprouvai un cruel serrement de cœur en comparant la large aisance dans laquelle vous viviez, avec les minces ressources dont je disposais, et qui m'obligeaient à rester un modeste chercheur de plantes et à vivre seul avec mes fleurs et ma science aimée.

« Aussi est-ce avec joie que j'acceptai la mission lointaine qui, en m'éloignant de vous, mettrait peut-être fin à mes rêves irréalisables.

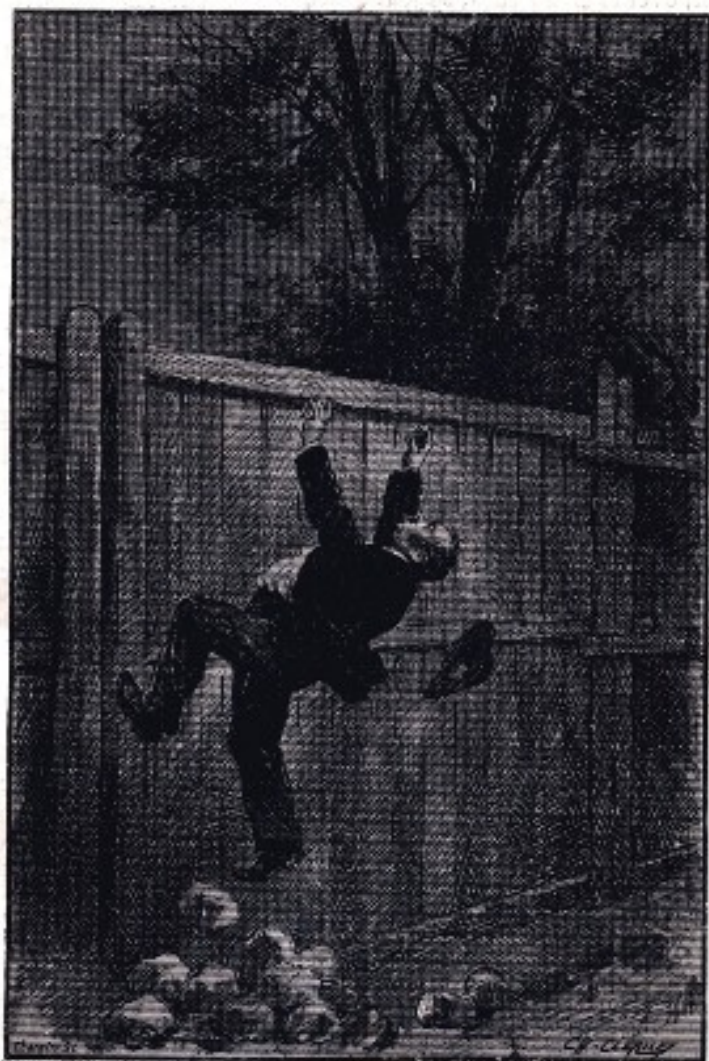
« Ces rêves, elle ne put les détruire. Bien au contraire, lorsque je vis la fortune me sourire, je commençais à croire, qu'ils deviendraient une réalité, et à chaque lingot d'or nouveau que je déposais à la banque de Paramaribo, il me semblait que je me rapprochais du but que je n'osais alors avouer qu'à moi-même.

« Aujourd'hui encore, mademoiselle, je n'oserais pas vous l'avouer, à vous, si je n'avais lu, si je ne lisais en ce moment même dans vos yeux que vous me le permettez.

« Mademoiselle, dites-moi si vous me croyez digne d'être votre mari et si vous voulez être ma femme. »

Lauriane avait laissé parler le jeune homme sans manifester ses sentiments autrement que par un bienveillant sourire.

- Tout ce que vous venez de me dire, répondit-elle, je l'ai vu ou je l'ai deviné, et si vos projets



LES MINES D'OR DU BAS-MEUDON
Effroyé, le bonhomme lâcha prise..

m'avaient déplu, j'y aurais coupé court, comme je l'ai fait pour les avances de M. Roret. Par conséquent, aussi franche avec vous, que vous l'avez été avec moi, je vous répondrai : si mon père n'y voit pas d'inconvénient, oui, monsieur Christian, je veux bien être votre femme, car je suis sûre que vous serez pour moi un excellent mari.

- N'en doutez pas, mademoiselle Lauriane ! Quant à votre père, j'ai déjà son consentement.
- Je l'avais bien soupçonné ! dit la jeune fille en souriant.

Et elle reprit gaiement, pour cacher le bonheur qui la remplissait d'émotion :

- Oh ! les vilains cachotiers qui tramaient d'affreux complots contre une pauvre fille sans défense.
- Vous nous en voulez beaucoup ?
- Non, je vous remercie, car vous êtes tous les deux biens bons.

Et cette fois elle ne put dissimuler les larmes de joie qui lui montaient aux yeux.

– Lauriane ! s'écria le jeune homme en lui prenant la main.

Mais un terrible coup de cloche les fit tressaillir de surprise.

C'était le *Campanero* de la Guyane qui, pour la première fois depuis qu'il était dans la volière de Meudon, faisait entendre son chant singulier.

Les deux jeunes gens ne purent s'empêcher de rire lorsqu'ils se furent rendus compte de la cause de leur saisissement, tandis que M. Dumortier, qui en avait fini avec son visiteur, venait s'enquérir, lui aussi de l'origine de ce bruit.

Mis au courant, il prit part à la gaieté de Christian et de Lauriane, puis à leur bonheur, quand le jeune homme lui fit connaître le résultat de leur entrevue.

– Eh bien ! maintenant, allons déjeuner ! conclut M.

Dumortier. Ah ! Vous ne savez pas ce que venait faire Roret ? Il venait me prier de demander à M. Norval ce qu'il y avait de vrai dans les bruits qui courent relativement à la présence de l'or à Meudon.

- Et alors ?
- J'avais toute fraîche dans ma mémoire votre démonstration. Je la lui ai servie, mais – suivant la consigne que vous m'aviez prié d'observer – j'ai atténué les côtés faibles et exagéré les présomptions.
- Pourquoi donc ? demanda Lauriane étonnée.
- Parce que, répondit Christian en riant, il faut redonner un peu de valeur aux terrains que M. Roret vous a mis sur les bras, afin qu'il soit le premier à vous les reprendre.
- Ah ! je comprends ! fit M. Dumortier, Oui, c'est de bonne guerre. Mais cela réussira-t-il !

- Cela réussira, n'en doutez pas ? Boricheski s'en est mêlé, et je suis persuadé qu'il a déjà provoqué des recherches dans la commune.
- En ce cas, nous allons vider une coupe de champagne, et boire aux mines d'or du Bas-Meudon !
- Et au bonheur de Lauriane ! ajouta Christian.
- À notre bonheur à tous ! répondit la jeune fille.

9 *Découverte d'une pépite*

M. Pommeret avait de la méfiance.

Les fines particules obtenues par Boricheski, après les lavages répétés auxquels nous avons assisté, n'avaient pas la moindre apparence d'or. Lorsqu'elles se furent deséchées, elles présentèrent l'aspect d'une poussière noi-

râtre que M. Pommeret recueillit avec soin dans une boîte et qu'il alla soumettre à l'examen d'un de ses amis, professeur à l'École des mines.

- D'où vient cela et qu'espérez-vous y trouver ? demanda le savant.
- Mon cher ami ! permettez-moi de vous taire ces choses pour le moment, répondit M. Pommeret, et donnez-moi simplement une analyse exacte de cet échantillon.
- Comme vous voudrez. Repassez dans huit jours et vous serez satisfait.

Huit jours après, M. Pommeret recevait des mains de son ami une note indiquant les résultats suivants:

Silice à l'état de sable.....	6.936
Bioxyde de manganèse.....	1.642
Peroxyde de fer.....	0.748
Oxyde de cobalt.....	0.008
Alumine.....	0.202

Eau..... 0.462

Traces de cuivre et d'arsenic .

Total..... 9.999

- Et pas trace d'or ? demanda l'habitant de Meudon avec une moue des plus prononcées.
- Je ne l'ai pas cherché ! répondit le professeur... Mais, s'il y en a, c'est, en effet, à l'état de « trace », c'est-à-dire, beaucoup moins d'un dix-millième – et par conséquent, sans espoir d'exploitation possible... Vous espériez donc trouver de l'or dans cet échantillon ?
- Je l'espérais... Je croyais que c'était un sable d'alluvion...
- Nullement... J'ignore d'où vous l'avez tiré, mais il présente l'apparence et la composition d'un sable formé par la désintégration d'un grès manganésifère dans le genre de ceux que l'on rencontre aux environs de Paris, à Orsay, par exemple, et au-

dessus des grès de la montagne de Train, près de Moret.

- Eh bien ! Cet échantillon provient purement et simplement de ma propriété de Meudon, que vous connaissez.
- Parfaitement... Mais qu'est-ce qui a pu vous donner l'idée ?
- Oh ! C'est une idée ! répondit évasivement M. Pommeret.

En dépit de l'affirmation du savant professeur de l'École des mines, il acheta du mercure, et, de retour à Meudon, convoqua chez lui Stanislas Boricheski.

En effet, un nouveau doute, en sens inverse du premier, lui était venu.

Les savants sont des théoriciens qui n'ont pas l'expérience des chercheurs d'or, et Boricheski paraissait si sûr de lui-même... Il n'en coûtait pas grand'chose d'essayer.

M. Pommeret, sans rien dire à l'aventurier de l'analyse qu'il avait fait faire, lui annonça qu'il avait maintenant du mercure, et que rien ne s'opposait plus à ce que l'on poussât jusqu'au bout une nouvelle expérience de lavage.

Boricheski, sans se troubler le moins du monde, recommença à laver au crible une nouvelle brouettée de sable. Puis, M. Pommeret se sentant capable de continuer seul cette opération, il pria l'aventurier de faire les lavages à la sébile, pendant que lui-même passerait du sable au crible.

Les deux opérations allaient à merveille et touchaient à leur fin. M. Pommeret parlait déjà de commencer le traitement au mercure, lorsque soudain, au moment de vider le gravier resté dans le crible, il poussa un grand cri qui fit accourir Boricheski.

Au milieu de ce gravier grossier étincelait au soleil une superbe pépite d'or, de forme irrégulière, mais ayant à peu près la grosseur et l'apparence rugueuse de l'un des demi-cotylédons d'une noix.

M. Pommeret s'en empara et, tremblant d'émotion, la passa à Boricheski qui ne pouvait en croire ses yeux. C'était bien, cependant, une pépite d'or, présentant des traces de concrétion ou de fusion, et enveloppant dans sa masse quelques parcelles de sable. Elle avait l'éclat et le poids de l'or ; Boricheski ne pouvait s'y tromper.

Aussi n'en revenait-il pas et se demandait-il, de très bonne foi, si, en inventant une fable, il n'avait pas mis la main sur une réalité... Il y avait donc à Meudon de l'or d'alluvion, des pépites !...

La question changeait du tout au tout, et il s'agissait de prévenir au plus vite M. Norval.

- Ce doit être de l'or, murmura-t-il ; mais, pour en être absolument sûr, je voudrais bien montrer cela à mon maître.
- Je le veux bien, répondit le propriétaire qui se voyait déjà à la tête d'une mine d'or ; mais à la condition expresse, que, vous et lui, vous garderez le secret le plus strict sur cette découverte.

– Je vous le promets.

Et prenant ses jambes à son cou, Boricheski accourut à la villa des Orchidées en serrant dans son poing la précieuse pépite.

L'aventurier allait à coup sûr: son maître était toujours là, heureux de passer tout son temps entre M. Dumortier et Lauriane, auxquels il parlait constamment du passé, du présent, et surtout de l'avenir.

Marthe annonça à M. Norval que Boricheski avait à lui faire une communication urgente de la plus haute importance.

Le jeune savant s'empressa de se rendre auprès de son domestique qui lui mit dans la main la pépite en disant :

- Nous venons de trouver cela chez M. Pommeret.
- Pas possible ! s'écria Christian en soupesant, tournant et retournant l' objet.
- C'est absolument exact. Mais j'ai promis le secret

à M. Pommeret.

- Oh ! ce serait curieux ! fit le jeune savant à la fois souriant et pensif.

Puis, une idée subite ayant traversé son esprit :

-Attends-moi, dit-il, et garde cela. Je vais m'excuser auprès de M. Dumortier et de sa fille, et nous irons jusque chez moi, où je pourrai soumettre la pépite à la pierre de touche. Je veux en avoir le cœur net.

Quelques instants après, Christian Norval essayait le morceau de pièce d'or trouvé par M. Pommeret, à la pierre de touche et à l'acide, et un sourire se dessinait sur ses lèvres, en même temps que la lumière se faisait dans sa pensée.

Mais il n'en laissa rien voir, et remit la pépite à Boricheski, en disant :

- C'est bien de l'or. Tu peux certifier à M. Pommeret que nous lui garderons le secret.

Mais ce fut M. Pommeret qui ne le garda pas, ou du moins, les allées et venues de Boricheski, et les terrassements que faisait le propriétaire dans son jardin avec l'espoir de trouver de nouvelles pépites, finirent par attirer l'attention des voisins.

Ceux-ci, déjà mis en éveil par les bruits qui couraient depuis quelques semaines, se mirent aux aguets, et bientôt le bruit se répandit que M. Pommeret avait trouvé un gisement d'or dans son jardin, qu'il s'y livrait à des lavages quotidiens d'alluvion, et qu'il avait déjà recueilli en grande abondance le métal précieux.

Cela valut à M. Pommeret la visite de M. Roret qui le supplia, en sa qualité d'ancien habitant de Meudon comme lui, de lui dire la vérité, promettant de garder le secret sur tout. ce qui lui serait révélé.

Alors M. Pommeret montra la pépite et raconta comment il l'avait trouvée.

Il n'en fallait pas tant pour enflammer l'imagination du spéculateur. Il pria M. Pommeret de lui vendre ce pre-

mier résultat de ses recherches, et bien que la pépite ne pesât que huit grammes et un quart, il consentit à la payer cinquante francs.

Puis, il rentra chez lui avec ce trésor et se mit à réfléchir. Si les terrains de Meudon et du Bas-Meudon renfermaient de l'or, ces terrains avaient une valeur incalculable, et lui, Roret, avait fait une sottise en se dessaisissant de ces terrains en faveur de son ami Dumortier.

Fort heureusement, il avait le droit de les reprendre en payant un dédit de cent mille francs. Le tout était de savoir si, comme il le monologuait en arpentant son cabinet, « le jeu en valait la chandelle », et si la pépite trouvée par M. Pommeret avait à Meudon de nombreuses sœurs. Comment arriver à une certitude sans trop donner l'éveil ?

Le parti de M. Roret fut bientôt pris. Il avait à Londres un correspondant auquel il écrivit :

« Procurez-moi, à mes frais, un ingénieur anglais qui ait fait ses preuves dans les mines d'or du Transvaal ou de

l'Australie. Qu'il vienne me trouver à Meudon *incognito*.
J'ai une affaire importante à lui soumettre. »

Cette lettre mise à la poste, M. Roret jongla avec sa pépîte, en murmurant :

- Nous allons voir ! Peut-être vais-je faire une affaire superbe !

10 L'ingénieur et les pépites

Jusqu'à ce moment, c'est Boricheski qui avait le plus bénéficié de l'exploitation des mines d'or de Meudon. La pépîte unique vendue 50 francs par M. Pommeret avait déjà coûté à ce dernier plus du quadruple.

Mais depuis que la fortune lui avait souri, Boricheski avait repris ses funestes habitudes, et, bien des fois, il

s'était trouvé dans l'impossibilité absolue de seconder M. Pommeret dans ses recherches. Cela était d'autant plus regrettable que les propriétaires des terrains voisins s'étaient mis de leur côté à faire des fouilles et avaient découvert plusieurs pépites, dont M. Roret s'était également rendu acquéreur.

Décidément, les terrains de Meudon étaient aurifères.

C'était à qui accaparerait Boricheski pour obtenir l'initiation aux travaux de fouilles et de lavages.

Plus ou moins secrètement, d'importants terrassements étaient effectués derrière les murs de clôture des diverses propriétés de Meudon, et donnaient parfois lieu à de bizarres trouvailles d'objets enfouis à diverses époques.

Boricheski, choyé, gâté, les poches bien garnies, se livrait sans frein à sa passion pour les boissons alcooliques et devenait d'une insolence de jour en jour croissante. Les chercheurs d'or toléraient ses façons parce qu'ils avaient besoin de lui, mais Christian Norval, qui

n'avait pas les mêmes raisons de le ménager, lui faisait journallement de vertes semonces.

Un soir, l'aventurier rentra à la villa de son maître dans un état d'ivresse absolument lamentable. Christian Norval, impatienté, le secoua d'importance et déclara qu'il était résolu à le mettre à la porte, si pareil état de choses se prolongeait.

Alors, Boricheski le prit de très haut avec son maître.

- Si vous n'êtes pas, content de mes services, dit-il... vous n'aurez qu'à parler... Je puis gagner ma vie honnêtement par mon travail...
- Tes services ! s'écria Christian... Non seulement tu n'es bon à rien, mais encore tu me compromets !... Tout le monde s'étonne de me voir tolérer un ivrogne endurci !...
- Suffit ! interrompit Boricheski... Vous en avez assez !... moi aussi !... Bonsoir ! Je vais ailleurs !

Et il s'éloigna en titubant, tandis que le jeune homme

le suivait encore d'un regard de compassion, prêt à le rap-
peler.

Mais l'aventurier disparut au coin d'une rue, et Chris-
tian rentra chez lui en murmurant :

– Bah ! nous verrons !

Une fois dégrisé, Boricheski regretta sa vivacité...

Il s'était pris pour son maître d'une véritable affection,
et il songea tout d'abord à aller implorer son pardon. Mais
une sorte de honte le retint, et il se mit à errer, comme
une âme en peine, dans les rues de Meudon, le cœur gros,
n'ayant pas même envie d'entrer dans un cabaret pour
noyer son chagrin au fond des verres.

Il arriva ainsi au bord de la Seine, près du débarca-
dère des bateaux venant de Paris, suivant d'un œil atone
le va-et-vient des voyageurs.

Soudain, son œil s'illumina. Parmi les voyageurs qui
quittaient l'un après l'autre la passerelle, il venait d'aper-
cevoir un homme de haute taille, dont la physionomie lui

rappelait une ancienne connaissance.

– M. Cowley ! S'écria-t-il.

Le voyageur s'arrêta, examina Boricheski de la tête aux pieds, d'un regard rapide, et dit à son tour :

– Tiens ! Stanislas Boricheski !... Par quel hasard !... Nous sommes donc destinés à nous rencontrer partout: à Johannesburg, à Coolgardie...

– Et à Meudon ! conclut l'aventurier... Seulement, monsieur l'ingénieur, venez-vous ici pour exploiter des placers, comme à Johannesburg et à Coolgardie ?

– Peut-être !... Dans tous les cas je te prie de me garder le secret... Je viens ici *incognito*, appelé par un certain M. Roret... Tu vas me conduire chez lui, et tu ne feras connaître à personne qui je suis.

– Entendu, maître !

- Mais comment te trouves-tu ici, toi que j'avais laissé à Coolgardie ?
- De là, je suis allé à la Guyane, et je suis revenu ici avec un jeune savant qui a ramassé une petite fortune dans les alluvions de là-bas.
- C'est donc sérieux, les alluvions de la Guyane ?
- Tout ce qu'il y a de plus sérieux !
- Et ici ?... Car enfin, ce M. Roret, que je ne connais pas et qui me fait venir, demande un ingénieur rompu aux affaires de mines d'or... Y aurait-il donc des mines d'or à Meudon ?...

Boricheski allait raconter ce qu'il savait lorsqu'il se souvint à temps que ce secret ne lui appartenait pas. De crainte de nuire à M. Norval, il se contenta de murmurer :

- Oui, on a fait des fouilles, des lavages, mais...
- A-t-on trouvé de l'or, si peu que ce soit ?

- Oui, mais...
- Alors, conduis-moi vite chez ce M. Roret... Il y a quelque chose à faire.

Lorsque Boricheski eut indiqué à M. l'ingénieur Cowley la villa de M. Roret, l'Anglais lui dit :

- Où pourrais-je te retrouver ? J'aurai peut-être besoin de toi.

L'aventurier indiqua son cabaret favori, ce qui fit sourire M. Cowley, bien au courant des habitudes invétérées du chercheur d'or. Puis l'ingénieur, ayant sonné à la porte de la villa, fut introduit auprès de M. Roret.

Celui-ci avait reçu, le matin même, une lettre lui annonçant cette visite. Aussi avait-il préparé, dans son cabinet, un plan de Meudon, des échantillons de sables prélevés sur divers points, et les quatre pépites découvertes dans la commune et dont il s'était rendu acquéreur.

- M. Cowley, dit le spéculateur sans perdre de temps en préliminaires, mon excellent ami, M. Bormann, de

Londres, à qui j'avais demandé un ingénieur très au courant des mines d'or, vous adresse à moi en me faisant de vous le plus grand éloge... Vous êtes allé au Transvaal, en Australie... Vous êtes l'homme qu'il me faut.

M. Cowley s'inclina sans répondre.

- Sachez donc, poursuivit M. Roret, que, tout dernièrement, est venu s'établir à Meudon un jeune savant qui revenait de la Guyane avec une assez jolie fortune recueillie dans les mines d'or de cette colonie. Il avait avec lui, comme domestique, un aventurier, chercheur d'or émérite, qui examina les terrains de Meudon et les déclara aurifères.
- Ah bah !... s'écria M. Cowley avec stupéfaction... C'est cet aventurier...
- Oui !... Et, certes, je n'aurais pas attaché grande importance à ses dires, si des habitants de Meudon, ayant exécuté des fouilles et des lavages sur leurs propriétés, n'avaient trouvé successivement les quatre pépites que voici et qui sont d'un or

indiscutable.

M. Cowley, dont l'étonnement et la curiosité étaient excités au plus haut point, examina l'une après l'autre les quatre pépites avec une minutieuse attention, et resta plongé dans de profondes réflexions.

- Eh bien ? demanda M. Roret.
- Eh bien ! C'est effectivement de l'or... Mais ces pépites présentent une physionomie particulière qui déroute complètement mes idées, et m'empêche de me faire une opinion arrêtée à leur sujet... Je n'en ai jamais vu de semblables...
- Qu'ont-elles donc de si particulier ?
- Oh ! A première vue, ce sont des pépites comme les autres. Mais lorsqu'on a, comme moi, une grande habitude de la physionomie de ces débris d'or, on trouve dans celles-ci une apparence de fusion qui n'est pas ordinaire... En un mot, voulez-vous ma véritable opinion ?... *On dirait des*

pépites artificielles !

- Ah bah !... Alors, vous croiriez ?...
- Je ne crois rien du tout !... Je vous fais seulement part de ma première impression... Or, il ne faut pas se hâter de conclure... Il faut voir d'abord les terrains où ces pépites ont été trouvées.
- Voici des échantillons identiques à ceux des sables qui ont été lavés, dit M. Roret en présentant à l'ingénieur quelques petits sacs en étoffe contenant des prises faites dans divers terrains.

M. Cowley leur fit subir un minutieux examen, et conclut :

- Ces sables ont peu de chances d'être aurifères. Toutefois, je les verrai sur place et dans leurs relations avec les autres terrains... En somme, que désireriez-vous de moi ?
- Je désirerais savoir si les terrains situés sur la commune de Meudon sont fructueusement exploi-

tables au point de vue de l'or, car je possède une grande étendue de ces terrains.

Et M. Roret, développant sa carte, montra à l'ingénieur la situation de tous les lopins de terre qu'il avait accaparés, surtout au Bas-Meudon, tant pour son propre compte, qu'avec l'option conditionnelle de M. Dumortier.

- Bien ! dit Monsieur Cowley. Je comprends parfaitement. Ces terrains n'ont actuellement aucune valeur. Mais s'ils sont aurifères, – ou réputés aurifères, – ils peuvent en acquérir une très grande.

« En conséquence, ce que vous voulez savoir de moi, c'est si ces terrains sont réellement aurifères ?

- Parfaitement !
- Il faut d'abord que j'arrive à me faire une conviction au sujet de ces singulières pépites. Avez-vous ici une pierre de touche, de l'acide nitrique, une petite scie à découper ?

– J'ai tout cela ! dit M. Roret avec empressement.

M. Cowley essaya d'abord à la pierre de touche et à l'acide les diverses pépites.

- Je m'en doutais ! s'écria-t-il lorsqu'il eut terminé ses essais. Ces pépites ne sont pas de l'or pur. Elles ont exactement la composition des bijoux d'or français au premier titre ; on dirait donc qu'elles proviennent de la fusion de bijoux. Mais voyons leur texture interne.

M. Cowley, se servant habilement de la petite scie à découper le bois que M. Roret actionnait parfois dans ses loisirs, se mit en mesure de scier en deux la plus grosse des pépites. Le fin ruban d'acier entama rapidement le métal, et l'opération touchait à sa fin, lorsque la scie éprouva un arrêt brusque, et sa lame se rompit.

La section de la pépite était assez étendue pour qu'il fût possible de séparer le morceau d'or en deux à l'aide d'un ciseau d'acier. Alors, on aperçut l'obstacle qui avait occasionné la rupture de la scie, c'était un petit diamant, taillé en rose, fortement incrusté dans l'or de la pépite.

Les deux expérimentateurs se regardèrent, étonnés, mais convaincus. Il s'agissait bien de pépites artificielles résultant de la fusion de bijoux, d'où l'on n'avait pas même songé à extraire les pierres précieuses.

– De qui tenez-vous donc ces pépites ? demanda M. Cowley.

M. Roret raconta comment elles avaient été trouvées.

- Alors, ce serait ce chercheur d'or dont vous m'avez parlé qui les aurait fabriquées !... Mais pourquoi ?... Il faudra tout d'abord en avoir le cœur net.

M. Cowley prit congé de M. Roret en lui disant que la première démarche qui s'imposait était de faire une enquête auprès de Boricheski pour connaître la véritable origine des pépites. Sans raconter qu'il connaissait de longue date le personnage, il déclara vouloir se charger personnellement de cette enquête, annonçant qu'il reviendrait voir le propriétaire dès qu'il saurait quelque chose.

***11 Comment la spéculation de M. Dumortier
sur les terrains de Meudon lui fit gagner
cent mille francs.***

M. Cowley se mit à la recherche de l'aventurier et le trouva, comme il s'y attendait, au cabaret indiqué.

- Ah çà ! Monsieur Boricheski ! dit-il en s'attablant en face de lui... Vous n'avez pas été avec moi d'une grande franchise... Vous m'avez parlé vaguement de lavages d'or effectués à Meudon, alors que vous êtes, en réalité, la cheville ouvrière de toutes ces recherches... Vous avez même fabriqué de toutes pièces des pépites qui auraient pu tromper tout autre que moi... Dans quel but ?
- Moi ! s'écria Boricheski... J'ai fabriqué des pépites !

Et il y avait dans sa protestation un tel accent de sin-

cérité que M. Cowley ajouta :

- Alors, qui ?... Car ces pépites sont artificielles !
- Vous en êtes sûr ?
- J'en suis sûr, et tu sais que je ne puis pas me tromper.
- En ce cas, leur trouvaille est encore plus extraordinaire que si elles étaient naturelles, car certainement personne ne les a mises là intentionnellement.

Et Boricheski raconta la façon naïve dont quelques propriétaires avaient fouillé dans leurs jardins et avaient trouvé ces pépites.

- D'après ce que tu me dis, conclut l'ingénieur, je crois comprendre que ces diverses trouvailles ont été faites non loin les unes des autres.
- En effet.

– Eh bien ! tu vas me conduire à cet endroit.

Boricheski s'exécuta de bonne grâce et montra successivement à M. Cowlev la villa de M. Pommeret et les villas voisines où avaient été trouvées les pépites.

Soudain l'attention de l'ingénieur fut attirée par la chapelle de Notre-Dame-des-Flammes qui se trouvait tout auprès de ces villas.

– Quel est cet édifice ? Demanda-t-il.

Boricheski satisfit sa curiosité et lui expliqua que cette chapelle avait été élevée à l'endroit même où eut lieu, le 8 mai 1842, la terrible catastrophe du chemin de fer de Versailles, dans laquelle tant de personnes périrent carbonisées dans l'incendie que les charbons de la locomotive avaient communiqué aux wagons.

– Oui, j'ai entendu parler de cet événement, murmura l'ingénieur, et je sais maintenant tout ce que je voulais savoir. Mais, pour en revenir à nos pépites, qui donc avait donné à tous ces braves

gens l'idée de chercher de l'or dans leurs jardins ?

Boricheski comprit qu'il ne devait pas dire toute la vérité et s'attribua l'initiative de ce qu'il appelait une fumisterie – fumisterie qui avait eu plus de succès qu'il ne l'avait supposé lui-même.

M. Cowley réfléchit pendant quelques instants et dit enfin :

- Et que pense de tout cela ton maître, ce jeune savant dont m'a parlé M. Roret ?
- Mon maître, mécontent de moi, m'a mis à la porte.
- Ah ! vraiment ! Et de quoi vis-tu ?
- Je rends quelques services à ceux qui cherchent de l'or...
- Eh bien ! tu m'intéresses et je veux aussi faire quelque chose pour toi... Je sais où te trouver, et quand j'aurai besoin de tes services, je les paierai

bien.

M. Cowley se rendit aussitôt chez M. Roret.

- Eh bien ! demanda ce dernier. Votre enquête ?...
- Elle a abouti ! Ce n'est pas Boricheski qui a fabriqué des pépites. Elles n'ont même pas été fabriquées intentionnellement.
- Alors ! Quelle est leur origine ?
- Elles proviennent tout simplement de la catastrophe du chemin de fer de Versailles en 1842.
- Je ne comprends pas.
- Vous allez comprendre. Vous n'ignorez pas que la plupart des cadavres des victimes de cette catastrophe furent entièrement carbonisés, et que les bijoux qu'ils portaient furent fondus... Ce sont ces bijoux fondus qui constituent les pépites trouvées toutes aux environs de la chapelle de Notre-Dame-des-Flammes, sur les lieux mêmes de la

catastrophe. Il n'y a pas d'autre explication plausible.

- Alors ! fit Roret avec une mine déconfite, si c'est là tout l'or que l'on peut trouver à Meudon, il n'y a pas lieu de pousser plus loin cette affaire.
- Détrompez-vous, cher monsieur ! s'écria vivement l'ingénieur.
- Que voulez-vous dire ?... y a-t-il, oui ou non, à Meudon, de l'or exploitable ?... Voilà toute la question.
- Je ne crois pas qu'il y ait à Meudon de l'or exploitable... Mais ce n'est pas là toute la question !
- Expliquez-vous !
- C'est bien simple !... En ce moment-ci, à peu près tous les habitants de Meudon sont persuadés qu'il y a de l'or sur leur commune. Ils l'étaient avant d'en trouver, puisqu'ils se sont donné la peine de le chercher ; mais ils le sont bien davantage

encore depuis qu'ils en ont trouvé, sans se rendre compte de la véritable provenance de ces pépites... Or, ce n'est ni vous ni moi qui les désabuserons à ce sujet.

- Où voulez-vous en venir ?
- À ceci... Vous avez fait une spéculation sur les terrains de Meudon... Vous m'avez montré les plans : vous en avez sur les bras une énorme quantité... Ces terrains, il faut vous en débarrasser le plus fructueusement possible... S'ils sont aurières, la chose est extrêmement simple.
- Mais s'ils ne le sont pas !
- S'ils ne le sont pas... comme tout le monde croît qu'ils le sont, la chose revient au même, et reste extrêmement simple...

« Ah ! ça ! cher monsieur Roret !.. Croyez-vous qu'au Transvaal, en Australie, tous les terrains, tous les *claims*, pour employer l'expression tech-

nique, sont aurifères ? .. Pas le moins du monde !... Il y en a de bons, il y en a de passables, il y en a de mauvais... Quand des claims ont été célèbres par leur production, on les remet en vente même après qu'ils ont été épuisés... On fait ainsi des spéculations superbes... Ce ne sont pas les chercheurs d'or qui s'enrichissent : ce sont ceux qui spéculent sur les terrains, sur les titres, sur les actions de mines d'or.

Parler spéculation à Roret, c'était le placer sur son terrain favori.

- Vous avez raison ! s'écria-t-il... Ici, près de Paris, la situation est magnifique... La trouvaille incontestable de pépites dont personne ne soupçonne la véritable origine a mis tout le pays en ébullition. On m'a déjà demandé à acheter des terrains...
- Eh bien ! Pour parler comme un de vos proverbes, il faut battre le fer pendant qu'il est chaud. Il faut créer et lancer sans perdre un instant la Société

des mines d'or du Bas-Meudon, et vous verrez vos terrains s'enlever... Si vous voulez me donner carte blanche, je me charge de votre affaire.

- Très volontiers. Mais d'abord, un conseil !... J'ai rétrocédé une importante part de mes options à mon voisin, M. Dumortier, mais je me suis réservé la possibilité de les reprendre en payant un dédit de cent mille francs... Que faut-il faire ?... Laisser bénéficiaire M. Dumortier de la plus-value du terrain, ou bien payer le dédit et reprendre mes options ?
- Il n'y a pas à hésiter. Payez le dédit ! Reprenez les options à votre charge. Vous êtes sûr de réaliser un énorme bénéfice.

Et voilà comment, dès le lendemain matin, M. Dumortier fut avisé que M. Roret, en vertu des clauses de leur contrat, reprenait à sa charge les options cédées, et tenait à la disposition de son voisin le dédit stipulé s'élevant à la somme de cent mille francs.

A la lecture de la lettre qui lui apportait cette bonne nouvelle, M. Dumortier sauta de joie. Être libéré de ses engagements et gagner cent mille francs sans bourse délier ! Il ne se serait jamais attendu à tant de bonheur. Il trouva que décidément il avait fait une bonne spéculation, précisément parce que celle-ci n'avait pas été poussée à bout.

- Lauriane ! Lauriane ! s'écria-t-il... Non seulement nous ne serons pas ruinés, mais notre fortune s'accroît de cent mille francs.
- Faut-il les accepter ? demanda la jeune fille accourue au bruit de ces exclamations enthousiastes.
- Mais, comment donc, ma chérie ! Avec plaisir et sans le moindre scrupule. Ce sera ta dot. .. Ah ! sapristi ! Quelles émotions désagréables j'ai eues avant cette joie... Va, nous les avons bien gagnés... D'ailleurs, du moment que Roret me les offre en rompant notre contrat, c'est qu'il compte

bien y trouver son avantage... Je vais donc les encaisser *illico*, et les placer en bonnes valeurs de tout repos... Si jamais on me reprend à spéculer sur des terrains !

Ainsi fut fait, et lorsque Christian vint rendre visite à ses amis, on lui apprit la bonne nouvelle.

Le jeune savant sourit avec satisfaction, car il sentait bien qu'il était le premier artisan de ce bonheur, et il murmura simplement :

- Vous voyez bien qu'il ne faut jamais désespérer.
- Mais qu'espère donc Roret ? demanda M. Dumortier.
- Soyez sans inquiétude... Il a entrevu un moyen de réaliser de gros bénéfices sur ses terrains, sans cela il ne vous aurait jamais retiré cette épine du pied.

- Dame, s'ils sont aurifères !

Christian sourit de nouveau et ajouta :

- Ils l'auront toujours été pour vous, mes chers hôtes, et c'est l'essentiel. Quant à M. Roret, qui vivra verra.

« Vous n'oubliez pas que c'est demain, chez moi, la pendaison de la crémaillère. Vous voudrez bien, chère Lauriane, venir inaugurer votre future demeure.

12 La villa de Christian Norval

Le lendemain était un dimanche.

Depuis qu'il avait pris possession de la Villa de Meudon, Christian Norval n'avait pas perdu un seul instant

pour l'aménager suivant ses goûts et suivant ceux de Lauriane, qui ne différaient guère des siens.

Il avait pris pour modèle la villa de M. Dumortier, si bien que lorsque Lauriane entra pour la première fois chez lui, ce jour-là, au bras de son père, elle ne put retenir une exclamation d'étonnement.

Tout, jusque dans les moindres détails, lui rappelait la maison paternelle.

Christian, devinant qu'il avait produit l'effet qu'il désirait, dit en saluant :

- De la sorte, vous ne vous apercevrez pas que vous avez changé de demeure, d'autant plus que M. Dumortier voudra bien y résider le plus possible. Je connais ses habitudes : il pourra s'y livrer comme chez lui.

- Très volontiers ! fit M. Dumortier qui retrouvait à la même place que dans sa villa, les objets qui lui étaient familiers. Mon cher Christian, vous êtes

un habile ensorceleur. Vous savez prendre les gens par leur faible,... leurs chères habitudes !... Tiens, voilà justement le dernier numéro de *l'Orchidophile*, sur un guéridon de laque, auprès d'un fauteuil crapaud, contre la fenêtre, tout comme chez moi... Oh ! Christian ! Christian !

Le jeune sayant fit les honneurs de sa demeure. M. Dumortier et sa fille en parcoururent les diverses parties, marchant d'étonnements en étonnements, tellement était grande la ressemblance de disposition et d'aménagement des deux villas. Ils s'arrêtèrent enfin dans la serre, où Christian avait accumulé de véritables trésors, tant en fait de plantes qu'en fait d'oiseaux, qu'il avait collectionnés au cours de ses divers voyages, mis en garde chez des amis, et rassemblés enfin dans le séjour définitif qu'il avait choisi.

Les hôtes du jeune homme, passionnés eux-mêmes pour ces belles choses, en appréciaient toute la valeur et écoutaient avec ravissement les détails que leur donnait le voyageur sur les circonstances dans lesquelles il les

avait découvertes.

C'est là, au sein de ces merveilles de la nature, qu'ils ne se lassaient pas d'admirer, qu'ils passèrent une partie de la journée, trouvant les heures trop rapides. Aussi Christian, lorsque Marthe, qui était venue donner un coup de main à sa gouvernante, annonça que le repas était servi, s'écria-t-il avec regret :

- Déjà !... Je croyais être au paradis, et n'avoir plus besoin de manger ni de boire !
- Eh bien ! moi, déclara M. Dumortier, j'avoue que j'ai grand appétit.
- Moi aussi ! dit gaiement Lauriane en s'appuyant sur le bras que lui offrait Christian pour la conduire à la salle à manger.
- Et maintenant que nous sommes descendus des nuages, dit M. Dumortier lorsqu'ils se furent mis à table, je vais vous raconter une chose que vous ignorez sans doute encore, mon cher Christian,

car je viens de l'apprendre ce matin même.

- De quoi s'agit-il ?
- Voici l'affaire !... Ce matin, au saut du lit... je finissais à peine de m'habiller, j'entends sonner à ma porte et Marthe vient m'apprendre que M. Pommeret désire me parler.
- Ah ! oui ! M, Pommeret, l'homme à la pépîte !
- Justement !... Je descends au salon et M. Pommeret me dit que, ne trouvant plus rien dans son jardin, il désire m'acheter une partie des terrains que je possède au Bas-Meudon et qui, eux, ont été reconnus aurifères.

« Je lui réponds d'abord que je ne possède plus un pouce de terrain au Bas-Meudon, ayant tout rétrocédé à M. Roret, et qu'en second lieu, j'ignore si ces terrains ont été reconnus aurifères.

« Alors, M. Pommeret m'apprend que Roret a fait venir de Londres, un ingénieur anglais, nommé

Cowley, homme expert ayant fait des preuves au Transvaal et en Australie, et que le dit Cowley a reconnu la nature aurifère du terrain du Bas-Meudon.

- Cowley ! murmura Christian. Où donc ai-je entendu prononcer ce nom-là ?
- Cela explique, mon cher Christian, le brusque revirement de Roret et la reprise de mes terrains. Ces terrains sont aurifères, et il compte réaliser sur leur vente un gros bénéfice.
- Les regrettez-vous ? demanda le jeune homme en souriant.
- Oh ! pas le moins du monde ! J'ai eu trop de soucis. J'apprendrais qu'on y remue l'or à la pelle, cela n'affecterait en rien ma quiétude. J'ai eu, une fois dans ma vie, une folie d'ambition: mais c'est bien fini.
- Vous avez raison ! D'ailleurs, je vous garantis

qu'au Bas-Meudon, on ne remuera jamais l'or à la pelle.

- Alors vous n'avez pas confiance en l'ingénieur Cowley ? Cependant, vous-même...
- Oh ! moi, mon cher monsieur Dumortier, je vous ai dit dans quelle proportion je croyais qu'il y avait de l'or partout.
- Mais, je n'ai pas fini mon histoire... M. Pommeret se retire en disant qu'il va s'adresser à Roret, pour avoir un *claim* – c'est l'expression technique dont il s'est servi – et je le reconduis jusqu'au seuil de ma demeure.

« Que vois-je ? Au tournant du Pavé des Gardes, votre Borichesky causant à voix basse, mais avec animation, avec un inconnu d'apparence étrangère. Et M. Pommeret me quitte en disant: « Voilà justement M. Cowley ! »
- Ah ! s'écria Christian... J'y suis. C'est Borichesky

qui m'avait parlé de ce M. Cowley comme d'un ingénieur hors ligne.

- Vous voyez bien !
- Et que devient-il donc, votre domestique ? demanda Lauriane... On ne le voit plus chez vous !
- Oh ! depuis quelques temps il fait comme les autres habitants de Meudon. Il cherche de l'or. D'ailleurs, je n'ai pas besoin de lui.

« Quant à M. Cowley, dont Borichesky m'avait parlé comme d'un bon ingénieur, j'ai des raisons de supposer que dans les affaires de mines d'or, il agit surtout comme spéculateur... Or, pour les mines d'or du Bas-Meudon, c'est tout à fait le cas.

- Donc, vous n'y croyez pas.
- Pas le moins du monde, et aujourd'hui, je puis vous avouer franchement, entre nous, que, si j'ai feint d'y croire un peu, ou si j'ai voulu y laisser

croire, c'était justement parce que j'espérais que Roret s'y laisserait prendre et vous rachèterait vos terrains.

- Ce cher Christian !

- Mon petit plan ayant réussi, je n'ai plus à cacher ma véritable opinion, et je serais même ennuyé si de braves gens allaient risquer leur argent dans cette mauvaise affaire... Avec Roret, c'était de bonne guerre, mais je ne veux pas que l'on se serve de mon opinion pour faire courir après une chimère des gens de bonne foi...

- Alors, vous voulez désabuser M. Pommeret ? demanda Lauriane.

- Oh ! M. Pommeret a les moyens de se payer un petit *claim* au Bas-Meudon... Il est vraiment trop crédule !... Il ne trouvera rien, et tout s'arrêtera... Ce n'est que si les choses prenaient une tournure sérieuse que je croirais de mon devoir d'intervenir, puisque je suis la cause première de tout ce

remue-ménage... Ah ! ah ! Quel curieux exemple de la crédulité publique.

« Mais, parlons d'autre chose !... C'est aujourd'hui j'ai résolu de vous demander de préciser un point sur lequel, d'ailleurs, nous sommes tous d'accord...

« Vous avez bien voulu, monsieur, m'accorder la main de votre fille, et Lauriane m'a dit que cette union était son vœu le plus cher. Alors, à quand le mariage ?... Rien ne peut plus le retarder !... La demeure des futurs époux est prête, et...

- Roret a fourni la dot ! ajouta M. Dumortier en riant... Eh bien ! mes enfants ! vous vous marierez quand vous voudrez !... Tenez, pas de tergiversations ! Fixons la date à un mois d'ici ! Il faudra bien ce temps-là pour les formalités, les toilettes, etc.
- C'est cela ! dans un mois ! s'écria Christian tout joyeux. Voulez-vous, chère Lauriane ?

- Je suis trop respectueuse des sages avis de mon père pour ne pas accepter ! répondit-elle en souriant.
- Et puis, ajouta le jeune savant... Nous irons faire un petit voyage en Suisse, ou en Italie, et nous reviendrons à Meudon cultiver nos orchidées.
- Avouez, conclut M. Dumortier, qu'il n'y a pas de plus agréable occupation, et que cela vaut mieux que de spéculer ou de chercher de l'or.
- Je l'avoue, dit Christian... Mais si je n'avais pas commencé par trouver de l'or à la Guyane, je n'aurais pu cultiver tranquillement des orchidées entre vous et Lauriane.

13 *La folie de l'or*

Ce mois fut vite écoulé, et le mariage de Christian et de Lauriane eut lieu à Meudon, sans faste, dans un cercle tout intime de parents et d'amis.

Puis les deux nouveaux époux partirent pour l'Italie, laissant à M. Dumortier le soins des deux serres et des deux volières. Ce surcroît d'occupation n'empêchait point l'excellent homme de soupirer en pensant aux absents, mais il se consolait en songeant qu'ils seraient bientôt de retour et que rien ne viendrait plus les séparer de lui.

Pendant que s'accomplissaient ces heureux événements, M. Roret et son collaborateur, M. Cowley, tout entiers à leur spéculation, n'avaient pas perdu de temps.

Boricheski, dûment stylé par l'ingénieur, avait canalisé l'engouement des chercheurs d'or vers les terrains du Bas-Meudon. Mais, comme il fallait se méfier des ana-

lyses que certains acquéreurs de *claims* pourraient être tentés de faire exécuter, M. Cowley avait fait procéder au *salage* des terrains.

M. Roret, après avoir protesté contre cette opération à la fois coûteuse et compromettante, s'était enfin laissé convaincre par les arguments de l'ingénieur :

- Songez, disait celui-ci, que cela se fait couramment partout : au Transvaal, en Australie, etc. Les gisements d'or ont une allure des plus capricieuses, et certains *claims* richissimes se trouvent entourés d'autres lopins qui ne contiennent pas un atome d'or. « Croyez-vous que l'on se résigne à perdre ce terrain ?... Croyez-vous encore que l'on avoue quand un *claim* est épuisé ?

« Pas du tout. On trouve toujours des acquéreurs pour les terrains prétendus aurifères, et lorsqu'il n'y a pas d'or, on y en met. On les sale avec de la poudre d'or, de telle sorte qu'à l'analyse les échantillons prélevés ne soient pas trop décourageants.

« C'est ce qu'il faut faire ici...

- Mais, c'est horriblement dispendieux !
- Pas tant que cela ! Quelques grammes de poudre d'or intelligemment semés, suffisent pour chaque *claim*. Laissez-moi faire !
- Mais qui se chargera de cette besogne... Si l'on venait à découvrir...
- Ne craignez rien... J'ai mon homme !
- Qui donc ? Un homme du pays !...
- Non, au contraire, un étranger ! Le nommé Stanislas Boricheski.
- Mais c'est le fidèle factotum de ce Christian Norval que je n'ai pas lieu de supposer être de mes amis.
- Autrefois, oui ! Mais leurs relations ont cessé !... Ils se sont quittés en très mauvais termes ! J'en

suis sûr... D'ailleurs, j'avais rencontré ce Boricheski, sur les placers, longtemps avant qu'il ne fût la connaissance de M. Norval, et j'ai toute sa confiance,... comme il a, d'ailleurs, la mienne... Je vous le répète donc, c'est l'homme qu'il nous faut !

« Songez qu'il a été, plus ou moins consciemment, la cheville ouvrière de toute cette affaire. Ici, à Meudon, on ne jure que par lui, on le consulte sur tout, il rend aux naïfs chercheurs d'or de continuels services... Il connaît leurs faibles, leurs passions !... Il fera d'eux ce qu'il voudra... De plus c'est réellement un homme en toutes ces questions de mines d'or... Il fera un *salage* soigné !

- Sans qu'on s'en aperçoive ?
- Il opérera la nuit, aux bons endroits, en s'entourant de toutes les précautions nécessaires.

Et voilà comment Stanislas Boricheski, muni d'un

sachet de cuir plein de poudre d'or que lui avait procuré l'ingénieur, fut chargé de *saler* nuitamment les *claims* que l'on était à la veille de vendre.

Comme l'avait prévu le prudent M. Cowley, des analyses furent faites et donnèrent des résultats sinon très encourageants, du moins de nature à justifier de nouvelles recherches, et à entretenir l'ardeur des acheteurs de *claims*.

Aussi, les affaires de M. Roret étaient-elles en très bonne voie.

M. Pommeret, le premier, avait donné le signal, et s'était rendu acquéreur d'un lot important où, toujours aidé de Boricheski, il avait installé un lavage d'or perfectionné. Ce chantier, après traitement de soixante mètres cubes de sable, avait produit un gramme trente-six centigrammes d'or. C'était peu, mais il fallait persévérer pour trouver mieux.

C'était l'avis de Boricheski : c'était aussi l'avis de M. Cowley.

M. Pommeret était à Meudon un important personnage. On savait que c'était un homme de sens rassis, qui ne se serait certainement pas lancé dans cette affaire de lavage d'or, s'il n'y avait pas vu de sérieuses chances de succès.

On se rappelait les trouvailles de pépites dans les analyses de sables, les résultats obtenus par-ci par-là, et ceux que certains habitants de Meudon tenaient, disait-on, cachés, pour ne pas attirer l'attention du gouvernement sur les richesses que renfermaient leurs terrains.

Bref, l'exemple de M. Pommeret fut contagieux.

D'abord, quelques acheteurs se présentèrent à M. Roret, puis leur nombre s'accrût, et finalement tout le monde se mit à suivre le courant. C'était à qui consacrerait ses économies à l'achat de quelques mètres carrés des terrains aurifères du Bas-Meudon. Il vint même des acquéreurs des communes voisines, d'Issy, de Sèvres, de Chaville, etc.

Ce que voyant, l'ingénieur dit un matin à M. Roret.

- Ça y est ! L'affaire est lancée, le public est affolé !
C'est le moment de créer la *Société des mines d'or du Bas-Meudon* !
 - A quoi bon, puisque nos terrains s'enlèvent ?
 - Vendre des terrains, la belle affaire ! s'écria M. Cowley. Votre bénéfice n'a rien d'extraordinaire... C'est du papier qu'il faut vendre. – Des actions de mines d'or... L'affaire est superbe.
 - Mais dangereuse ! murmura Roret, qui se défiait de cette spéculation hasardeuse.
 - Pas le moins du monde. Il y a de l'or à Meudon, c'est prouvé ! Nous créons une société pour l'exploiter ! Où est le mal ?
- « Les mines existent... Elles sont là, sous la main ! Tout le monde peut contrôler.
- « Eh bien ! nous voulons exploiter nous-mêmes une partie de nos terrains... Vraiment, je ne vois rien de répréhensible à cela !

Roret se laissa gagner par ce raisonnement, et il ne fut bientôt plus question à Meudon que de la création prochaine de la Société des mines d'or du Bas-Meudon dans laquelle entraient tout d'abord M. Roret, M. Cowley et Stanislas Boricheski.

L'ingénieur anglais eut ensuite la suprême habileté de faire entrer dans ce groupe le digne M. Pommeret, en lui persuadant que l'association lui donnerait de meilleurs résultats que son exploitation isolée.

Dès que la nouvelle fut connue, et les trois associés n'épargnèrent rien pour la répandre, d'autres habitants de Meudon demandèrent à faire partie de la Société. On n'en admit qu'un petit nombre, triés sur le volet, comme fondateurs, et aux autres on fit des promesses d'actions.

Celles-ci faisaient déjà prime.

Tandis que M. Roret s'occupait de la constitution de sa société, les acheteurs de terrain continuaient à se présenter. On leur tenait la dragée haute et l'on ne consentait que difficilement à leur céder de petits claims, la société

tenant, disait-on, à se réserver le restant des terrains aurifères.

Ce petit coin du Bas-Meudon avait pris un aspect des plus animés. C'était un va-et-vient de terrassiers improvisés brouettant leurs outils, leurs tamis, leurs sébiles de laveurs d'or. Les claims étaient délimités avec minutie et soigneusement entourés de clôtures en planches. A l'intérieur de ces clôtures le sol était défoncé, les sables lavés s'amoncelaient en collines artificielles.

Dès l'aurore, les chercheurs d'or étaient à la besogne et ne quittaient la place qu'à la nuit tombante. Ils déjeunaient à pied d'œuvre. Certains fanatiques campaient même sur leur terrain et y passaient la nuit.

Et pourtant les récoltes d'or étaient nulles ou ridiculement minces. Mais, chose étrange, malgré les faibles résultats que chaque chercheur d'or constatait sur son propre claim, et avouait-il se figurait que son voisin en avait obtenu de superbes et les dissimulait à dessein.

Et l'espoir d'un semblable succès le poussait à conti-

nuer les recherches.

14 M. Cowley prépare un grand coup.

Tout était définitivement prêt pour le bon courant de la Société des Mines d'Or du Bas-Meudon. Une seule formalité restait à remplir : pour donner une confiance absolue aux futurs souscripteurs d'actions, il fallait que l'entreprise fut basée sur une analyse absolument irréfutable des terrains.

Celles de M. Cowley, ingénieur de la Société, et de nationalité anglaise pouvaient être soupçonnées de partialité et critiquées.

Pour couper court à toute objection, il suggéra à M. Roret l'idée de faire exécuter une expertise publique, solennelle, réunissant toutes les garanties de sincérité et

d'exactitude:

Cette proposition effraya quelque peule spéculateur.

- Hum ! fit-il... Je ne vois guère par quel moyen vous obtiendrez que l'on trouve réellement de l'or dans un terrain qui n'aura pas été préparé à cet effet.
- Aussi, répondit M. Cowley, je compte bien le préparer d'avance.
- Toujours par le même procédé ?
- Toujours, et par les bons soins de Boricheski.
- C'est fort délicat, car enfin, comment comptez-vous régler la mise en scène de cette expertise.
- C'est extrêmement simple... Nous invitons tous nos amis et toutes les personnes qui s'intéressent à notre entreprise, à se trouver tel jour sur les terrains du Bas-Meudon. Là, doivent être prélevés publiquement des échantillons de ces terrains

pour qu'il en soit fait une minutieuse analyse, et nous engageons nos invités à se faire accompagner, s'ils le désirent, d'essayeurs ou de minéralogistes à eux, leur inspirant une entière confiance.

- Ils n'y manqueront pas !
- Je l'espère bien... Sur le terrain, à un endroit choisi par moi, j'installe d'avance tout ce qu'il faut pour effectuer simultanément plusieurs lavages d'échantillons, et je fais ouvrir un fossé où ces échantillons seront prélevés... C'est la carte forcée ! mais c'est indispensable à la réussite de l'expérience.

« C'est au fond de ce fossé, au point où je chargerai Boricheski lui-même de prélever les échantillons, que notre excellent collaborateur aura eu soin de procéder à un *salage* énergique – si bien qu'à l'essai nos terrains donneront une proportion d'or tout à fait encourageante – quels que soient

les essayeurs. Est-ce assez simple, et voyez-vous encore des objections ?

- Je n'en vois pas,... mais s'il venait à surgir quelque anicroche !...
- Ne faisons pas d'hypothèses inutiles... Je disposerai toutes choses pour que l'opération marche à souhait... S'il survient un accroc, je crois être de force à y porter remède de façon à ce qu'il ne nous arrive rien de fâcheux.

« Donc, c'est entendu ! Faites vos invitations...
Moi, je vais styler Boricheski.

En effet, tandis que M. Roret informait des amis de la grande expérience publique qui serait faite le dimanche suivant, l'ingénieur prenait à part l'aventurier, et lui détaillait par le menu le programme qu'il serait chargé d'exécuter.

Au beau milieu des terrains, Boricheski devait disposer une série d'appareils de lavage entourant un vaste

espace circulaire, au centre duquel il creuserait une tranchée de 10 mètres de long sur 50 centimètres de profondeur, – et, le samedi venu, il sèmerait sur toute la superficie du fond de la tranchée, une certaine quantité de poudre d'or, qu'il recouvrirait de quelques centimètres de sable.

M. Cowley s'assura que le chercheur d'or avait bien compris ses instructions et lui remit les fonds nécessaires pour qu'il pût commencer immédiatement l'installation des appareils de lavage.

La nouvelle de la grande expérience qui devait avoir lieu le dimanche suivant fut bientôt connue de tout Meudon. Un grand nombre de curieux se rendirent sur le terrain où opérait Boricheski, suivant attentivement les détails de son installation.

Ces travaux occupèrent toute la fin de la semaine, et ce ne fut que le samedi matin que Boricheski entama sa tranchée toujours au milieu d'un grand concours de spectateurs.

L'aventurier trouvait même que ceux-ci devenaient gênants, et il se demandait comment il pourrait procéder, sans être vu, à l'opération du salage.

Il fit part de cette difficulté à l'ingénieur, qui répondit :

– Tu n'opéreras qu'à nuit close !

A six heures du soir, la tranchée était terminée.

Boricheski, voyant que les curieux s'obstinaient à rester là, prit le parti de leur céder la place, et rentra à Meudon.

Il avait rendez-vous, après le dîner, avec M. Cowley, qui devait lui remettre la poudre d'or destinée à la tranchée.

Il se présenta donc, à huit heures, à la villa de M. Roret, et l'ingénieur, en lui remettant un sachet de poudre d'or, lui fit ses dernières recommandations.

– Surtout, conclut-il, sois prudent, et ne te fais pas

pincer !

- A quelle heure dois-je aller là-bas ?
- Plus la nuit sera avancée, mieux cela vaudra !... Il faut éviter, autant que possible, d'être aperçu par des passants attardés.
- Alors je n'irai qu'après minuit.
- C'est ça. Alors, à demain !

Pour tuer le temps, en attendant l'heure de son expédition nocturne, Boricheski se rendit à son cabaret favori, où il était bien connu. Comme c'était un samedi, jour de paye, la salle était pleine de monde. L'entrée de Boricheski fut saluée par mille interjections variées.

- Ah ! ah ! voilà le chercheur d'or !... C'est demain le grand jour !... Eh bien ! en trouvera-t-on, là-bas, des pépètes ?

Boricheski s'attabla au milieu des consommateurs, alluma sa pipe et se fabriqua un breuvage américain assez

compliqué, tout en racontant, avec sa verve habituelle, mille histoires biscornues.

- Oui, mais en somme, conclut un de ses auditeurs, jusqu'à présent la récolte d'or n'est pas fameuse ici, et l'on a dépensé beaucoup plus que l'on a gagné.

- Eh bien ! s'écria l'aventurier, qui commençait à s'allumer, vous verrez demain !... J'ai ouvert une tranchée au hasard, absolument au hasard... Qu'est-ce que j'ai trouvé ?... Un sable superbe, très riche !... Vous verrez cela à l'analyse ! Ah ! dame ! l'or est très irrégulièrement réparti dans les alluvions : là il y en a peu, ici il y en a beaucoup... Le tout est de mettre la main au bon endroit et je crois que j'y suis, cette fois !...

- Alors ! cet endroit-là est bon ? demanda curieusement l'un des assistants.

- Excellent ! On y ramasserait promptement un joli poids d'or !... D'ailleurs, vous verrez demain !

Cette conversation, sans changer beaucoup de thème, se prolongea très ayant dans la soirée. Boricheski, qui était en fonds, grâce à M. Roret, multipliait les *cocktails* sans compter, si bien que sa faconde allait toujours croissant. Il traitait ses auditeurs en camarades, et leur faisait mille confidences sur ses aventures passées, sur la recherche de l'or, sur la vie que l'on menait dans les placers, etc.

Il finit par oublier complètement son programme, et se mit à débiter les terrains de Meudon, déclarant qu'ils ne valaient pas un liard, au grand ébahissement des consommateurs, qui ne s'expliquaient pas ce revirement subit.

Ils s'accordèrent cependant à l'attribuer aux nombreuses rasades du chercheur d'or, et lui conseillèrent d'aller se coucher.

- Moi, me coucher ! s'écria-t-il en regardant le

cadran placé au-dessus du comptoir... Oh non !
J'ai mieux que cela à faire !

Ce propos imprudent passa inaperçu de tout le monde, sauf du cabaretier, qui avait gardé toute sa tête, et qui avait suivi avec le plus vif intérêt les divagations de Boricheski.

Il faut dire que ce digne négociant possédait justement l'un des *claims* les plus rapprochés de l'endroit où l'aventurier avait pratiqué sa tranchée, et il se disait, avec quelque raison, que si cette tranchée était en terrain riche, le sien était celui qui avait les plus fortes chances de contenir à peu près la même quantité d'or.

Or, il avait remarqué que Boricheski, en dépit de ses fréquentes libations, suivait d'un œil attentif la marche des aiguilles sur le cadran de la pendule, et cette préoccupation l'avait vivement intrigué.

Aussi fut-il très frappé des derniers mots prononcés par le chercheur d'or, et lorsque celui-ci fut parvenu à se mettre sur ses jambes et se dirigea vers la sortie en étirant

ses membres, Je cabaretier dit rapidement quelques mots à voix basse à sa femme, qui le remplaça au comptoir, tandis que lui-même s'esquiva par une porte de derrière.

Personne d'ailleurs ne remarqua la sortie simultanée de Boricheski et du patron de l'établissement, les conversations ayant recommencé de plus belle.

15 Aventures nocturnes.

La nuit était claire, étoilée, mais sans lune, circonstance favorable à l'expédition de l'aventurier. La fraîcheur de l'air, succédant brusquement à l'atmosphère surchauffée et enfumée de la salle, causa une minute d'étourdissement à Boricheski, et celui-ci éprouva le besoin de s'arrêter pour se raffermir sur pieds.

Puis, il rassembla ses facultés éparses, s'orienta, et se

dirigea à pas lents vers le chemin en pente conduisant au Bas-Meudon.

Le cabaretier, nous l'avons dit, avait quitté la salle presque en même temps que le chercheur d'or. Dénouant son tablier et coiffant un feutre mou, il traversa le jardin, et ouvrit avec précaution la porte à claire-voie, au-dessus de laquelle on lisait, sur une enseigne en arc de cercle : Cabinets et bosquets.

Son intention était seulement de voir si Boricheski allait se coucher, ce qui était facile, car depuis que l'aventurier n'était plus au service de Christian Norval, il logeait en garni à proximité du cabaret.

Lorsqu'il prit, au contraire, la direction du Bas-Meudon, celui qui l'observait sans être vu murmura :

– Tiens ! Où va-t-il donc ?... Il faut voir !

Et refermant la porte derrière lui, il emboîta délibérément le pas à Boricheski, en évitant toutefois d'être remarqué par ce dernier.

La précaution n'était pas inutile, car il était évident que le chercheur d'or, désireux de passer inaperçu, n'avançait qu'avec méfiance, se retournait de temps à autre pour voir s'il n'était pas suivi.

Mais, à cette heure avancée, personne n'errait sur les chemins de Meudon, et l'aventurier arriva au bas de la pente dans la solitude et le silence le plus complet.

Le cabaretier l'avait suivi à courte distance, imitant les précautions prises par celui qui le précédait, c'est-à-dire marchant tout au bord du chemin, à l'endroit où l'herbe poussait plus drue, afin d'étouffer le bruit des pas.

Boricheski continua à s'avancer, en multipliant ses précautions, car il approchait des *claims* entourés de clôtures, dont certains étaient gardés par des chiens, tandis que d'autres, ainsi que nous l'avons déjà dit, étaient occupés par leurs propriétaires eux-mêmes.

Il fit si bien qu'il arriva sans encombre à la porte de clôture des terrains de la société – porte qui avait été laissée ouverte pendant le jour pour permettre au public d'en-

trer et de contrôler les travaux préparatoires du chercheur d'or, mais qui était fermée à clef pendant la nuit.

Boricheski avait cette clef, car il ouvrit la porte, pénétra dans l'enclos, et referma l'huis derrière lui.

Le cabaretier, s'étant approché, constata que l'aventurier avait donné un tour de clef en dedans, ce qui fut une grosse déception pour sa curiosité. Il y avait bien quelques fentes à la clôture, mais la nuit n'était pas assez claire pour que par ces étroites ouvertures, on put distinguer ce qui se passait à une certaine distance.

Fort désappointé par ce contre-temps, le marchand de vin se mit à réfléchir, et il lui vint une idée. Son *claim* était voisin de l'enclos de la société, et, de son claim, en se faisant une échelle des appareils de lavage qui s'y trouvaient, il pourrait jeter un regard par-dessus la clôture.

Oui, mais il n'avait pas sur lui la clef de son propre enclos. Pendant le temps qu'il lui faudrait pour aller chercher à Meudon et pour revenir, il se passerait certainement des choses intéressantes dont il ne pourrait pas être

témoin.

Comment faire ? Le cabaretier se décida à passer par-dessus la clôture. Il n'y avait aucun mal à ce qu'il s'introduisit par escalade dans sa propriété.

Il se mit aussitôt en mesure de tenter l'opération.

Ayant rassemblé quelques pavés et quelques briques au pied de la clôture, il parvint à empoigner le haut des planches avec ses deux mains, et chercha à se hisser à la force des poignets.

Malheureusement, le marchand de vin, déjà d'âge mûr et qui commençait à bedonner, n'avait aucune aptitude pour cet exercice gymnastique. Ses chaussures éraflèrent bruyamment les planches, ce qui excita l'aboiement furieux de plusieurs chiens du voisinage. Effrayé, le bonhomme lâcha prise, tandis que la pyramide de pavés qui lui avait servi d'échelle s'éboulaît avec fracas, entraînant sa propre chute.

Avant qu'il se fût relevé, deux hommes avaient surgi,

munis de lanternes et l'appréhendaient au collet, en criant :

- Que fais-tu là ?... Qui es-tu ?
- Je suis Jean Graves, le marchand de vin de Meudon, répondit-il en se remettant sur pied... Regardez-moi, vous me reconnaissez !

Les deux hommes éclairèrent. le visage du cabaretier avec leurs lanternes et effectivement le reconnurent, Mais il demandèrent, toujours soupçonneux :

- Enfin, monsieur Graves, que faites vous donc ici à pareille heure... Ce n'est pas naturel !
- Je venais dans mon enclos ! Et puis, au fait, je puis bien vous dire que je suivais un individu suspect que j'avais vu rôder par ici.
- Oh ! où est-il ?
- Là, dans l'enclos de la société !

Jean Graves, pour ne pas se compromettre, jugeait à propos de déguiser la vérité.

- Nous allons voir ! firent les deux hommes en se dirigeant du côté de la porte par laquelle était entré Boricheski.

Celui-ci, ayant entendu du bruit et apercevant les lumières, ne réfléchit pas que cette porte était fermée, et craignant d'être surpris il se précipita en toute hâte vers un point opposé de la clôture, qu'il escalada sans peine et franchit d'un bond.

Mais sa mauvaise chance voulut qu'il retombât justement sur un *claim* où campait, sous une baraque improvisée, le propriétaire du terrain. Celui-ci avait, en outre, un chien, qui se précipita sur l'aventurier en aboyant avec furie.

Le propriétaire du *claim*, éveillé en sursaut, se jeta sur Boricheski en appelant à l'aide, Tous les voisins accoururent, ainsi que les deux hommes qui se trouvaient en compagnie du cabaretier, et le chercheur d'or se trouva

pris, faisant piteuse mine, ne sachant comment expliquer sa présence en ces lieux au milieu de la nuit, son escalade, et se demandant, comment tout cela finirait.

On l'avait d'ailleurs immédiatement reconnu, et tout le monde était étonné de le trouver là.

Aussi le pressait-on de questions, auxquelles Boricheski, malgré toute sa finesse, était fort embarrassé de répondre, d'autant plus qu'il avait de cerveau obscurci par les fumées de l'alcool.

Jean Graves, flairant toujours un mystère, se gardait bien d'intervenir pour le tirer de ce mauvais pas ; et aurait voulu au contraire, élucider la situation.

- Ce n'est pas naturel ! répétait-il à voix basse à ses voisins.
- Enfin que faisiez-vous là ? demandait-on de tous côtés à Boricheski.
- Je surveillais !... Je faisais ma tournée, par ordre de l'ingénieur.

- Mais pourquoi vous êtes-vous introduit chez le voisin ?
- Je me suis trompé... Je ne trouvais plus la porte... Vous voyez bien que j'ai un peu trop levé le coude.
- Bien ! On va lui laisser cuver sa boisson dans la baraque de notre voisin, mais en le gardant à vue, et au petit jour, on le conduira chez le commissaire... Là, il s'expliquera !
- C'est ça ! chez le commissaire, appuya Jean Graves.

Et il se retira à regret pour aller rassurer sa femme, se promettant bien d'être là à la première heure.

En effet, dès l'aube il était de retour sur les lieux où Boricheski avait été surpris et avait passé la nuit.

Un peu dégrisé par un bon somme, l'aventurier cherchait un moyen de se tirer d'affaire sans rien compromettre, et n'en trouvait pas.

On ne lui laissa pas le temps de faire de longues réflexions. Interrogé de nouveau et n'ayant pu donner de réponse satisfaisante, il fut conduit chez le commissaire de police de Meudon, escorté d'une troupe d'habitants du pays déjà au courant des événements de la nuit.

Le commissaire, encore couché, se leva en maugréant et interrogea à son tour l'aventurier sur sa singulière excursion nocturne à travers les *claims*, et peu satisfait lui aussi des explications embrouillées de Boricheski, il le fit, fouiller.

Le chercheur d'or n'avait pas même eu la présence d'esprit de se débarrasser du sachet de poudre qu'il avait à peine commencé à entamer lorsqu'on l'avait dérangé dans son opération nocturne. Ce sachet fut saisi et passa dans les mains du commissaire, qui, l'ayant soupesé et ouvert, s'écria :

- Mais, c'est de la poudre d'or !... D'où provient-elle ?... C'est pour la récolter que vous vous introduisez la nuit sur les *claims*... Vous êtes donc un voleur ?

- Moi, un voleur ! s'écria Boricheski exaspéré...
Ah ! non, par exemple !... Ma foi, tant pis ! Mais je ne veux pas passer pour un voleur, ni être traité comme tel... Faites sortir tout ce monde, et je m'en vais vous dire toute la vérité.

Ceux qui avaient amené l'aventurier auraient bien voulu rester, mais le commissaire, désireux d'éclaircir cette affaire, déféra au désir de Boricheski et fit évacuer la salle.

Quand ils furent seuls, le chercheur d'or raconta, en effet, une partie de la vérité, en déclarant qu'il s'était introduit la nuit sur les terrains de la société, non pour récolter de la poudre d'or, mais pour y en semer. Surpris au beau milieu de cette opération, il avait voulu s'esquiver inaperçu et était allé se jeter dans le claim du voisin, où on s'était emparé de sa personne, jugeant à bon droit sa présence et son escalade suspectes. Pressé de questions, il dut avouer que c'était d'après les ordres et pour le compte de M. Cowley et de M. Roret qu'il s'était livré à ces manœuvres, dans le but de donner aux terrains du

Bas-Meudon une valeur qu'ils étaient loin d'avoir naturellement.

Le commissaire, complètement édifié à ce sujet, retint provisoirement Boricheski à sa disposition, et transmit un rapport au parquet.

16 À chacun selon ses œuvres.

Depuis que M. Cowley était arrivé à Meudon, M. Roret, pour l'avoir toujours sous la main, lui avait offert, dans sa propre villa, une chambre et la table. L'ingénieur était donc devenu un commensal permanent du spéculateur, et ils ne se quittaient guère.

Ce jour-là, Roret, ayant fait la grasse matinée, ne descendit que vers neuf heures dans la salle à manger, où M. Cowley était déjà depuis longtemps occupé à prendre

religieusement son thé, avec force sandwiches.

- Eh bien ! demanda-t-il. .. Comment Boricheski s'en est-il tiré ?
- Je ne l'ai pas encore vu, répondit l'ingénieur.

Sans doute, ayant veillé une partie de la nuit, il éprouve le besoin de se reposer... Tenez, le voilà, sans doute !

On venait de sonner à la porte d'entrée. Mais, ce n'était pas l'aventurier qui arrivait, c'était M. Pommeret, qui entra effaré, en s'écriant :

- Qu'est-ce que cela signifie ? Boricheski a été arrêté cette nuit escaladant les clôtures des claims. On l'a trouvé porteur de poudre d'or, et, pourtant, il a déclaré énergiquement au commissaire qu'il n'était pas un voleur... Je n'y comprends plus rien !

M. Roret et M. Cowley étaient atterrés et se regardaient anxieux.

- Nous non plus, dit l'ingénieur, nous n'y comprenons rien... Vous qui êtes du pays, pourriez-vous obtenir du commissaire quelques éclaircissements à ce sujet ?
- Je vais essayer, déclara l'honnête M. Pommeret, qui se rendit aussitôt au commissariat.

Lorsque les deux complices furent seuls, comprenant la gravité de la situation, ils gardèrent un moment le silence, puis M. Roret murmura :

- Si Boricheski s'est défendu d'être un voleur, il a fallu qu'il donne au commissaire des explications susceptibles de le mettre hors de cause, mais qui nous compromettent... Vous savez que j'avais comme un pressentiment de ce qui arrive... Je me défiais, et je vous engageais à la prudence.... Vous avez eu tort de pousser les choses si loin !
- C'est ce Boricheski qui est un maladroit et un traître, s'écria l'ingénieur avec colère... Enfin, avant de porter un jugement, tâchons de savoir

exactement ce qui s'est passé.

Les deux associés allèrent aux nouvelles, chacun de son côté et n'eurent bientôt plus de doute, sur la situation : ils ignoraient seulement quels détails Boricheski avait pu donner au commissaire. Celui-ci, refusant de céder aux instances de M. Pommeret, avait conservé à cet égard le silence le plus absolu.

Inutile de dire que l'expérience publique annoncée à grand bruit n'eût pas lieu et fut ajournée à une date indéterminée sous un prétexte quelconque.

Tout Meudon était en effervescence ; on commentait de diverses façons les événements qui venaient d'avoir lieu, et l'on commençait même à insinuer tout bas des hypothèses qui ne s'écartaient guère de la vérité. Tout le monde, d'ailleurs, s'étonnait du silence et de l'inaction du commissaire, qui gardait Boricheski en prison, sans donner suite à cette affaire.

M. Roret et M. Cowley étaient les plus intrigués de cette inaction, et se demandaient quelle conduite il était

opportun de tenir.

Leur incertitude ne fut pas de longue durée.

Un matin, ils furent convoqués au parquet de Versailles, s'y rendirent, et furent confrontés avec Boricheski. Il fallut tout avouer.

Le magistrat chargé de l'enquête, après une sévère admonestation, conclut en ces termes :

- Il est inutile d'ajouter que, dans ces conditions, la Société des mines d'or du Bas-Meudon me paraît être une simple escroquerie. Je vous invite donc, non seulement à ne pas pousser les choses plus loin, mais encore à indemniser les personnes qui se sont laissées prendre à vos promesses, avant même qu'elles ne se décident à porter plainte contre vous. Je ne vous cache pas que, dans ce dernier cas, je me verrais dans la nécessité de vous poursuivre avec la plus grande rigueur.

« Je vous engage, vous, M. Cowley, à quitter le

pays et à retourner en Angleterre ; vous, M, Roret, à liquider cette affaire le plus rapidement possible, si vous ne voulez pas qu'elle s'ébruite, pour votre grand préjudice.

- Et moi ! demanda Borieheski que l'on paraissait oublier.
- Vous !... D'après l'enquête faite sur votre compte, vous êtes étranger, sans ressources, sans profession, sans répondants, adonné à des habitudes invétérées d'ivrognerie, et vous vous êtes rendu complice d'une opération indélicate. Dans ces conditions, il est fort probable qu'un arrêté d'expulsion sera pris contre vous.

La chose n'était pas faite pour effrayer beaucoup l'aventurier, qui en avait déjà vu bien d'autres. Qu'il fût ici, ou ailleurs, que lui importait ?

Il prononça un : « soit » philosophique et se laissa reconduire provisoirement en prison.

Revenus à Meudon, M. Roret et M. Cowley eurent une terrible dispute, rejetant l'un sur l'autre la faute commise, et il s'en fallut de peu que leur règlement de compte, qui fut très ardu, ne dégénéra en pugilat.

Enfin, l'ingénieur, après avoir réussi à se faire verser par le spéculateur une somme assez ronde, boucla ses malles, quitta le pays, et l'on n'entendit plus parler de lui. M. Roret ne tarda pas à voir affluer les personnes qui lui avaient acheté des terrains, et qui toutes, l'une après l'autre, venaient réclamer la résiliation de leur marché, pour tromperie sur la qualité de la marchandise vendue.

Le spéculateur avait beau protester, s'arracher les cheveux, finalement il était obligé de rembourser l'argent indûment encaissé, et il voyait ses ressources liquides diminuer à vue d'œil.

Sur ces entrefaites, revinrent, de leur heureux voyage au pays bleu, Christian et Lauriane ; dont la première visite fut pour M. Dumortier, d'ailleurs prévenu par dépêche.

- Il était temps ! s'écria celui-ci, tandis que ses deux enfants se jetaient à son cou... Je maigrissais à vue d'œil... Et puisque justement vous arrivez à l'heure du dîner, à table !... Marthe ! servez chaud !

L'excellent homme ne pouvait contenir sa joie exubérante.

Les premiers épanchements calmés, Christian s'informa de ce qui s'était passé pendant son absence.

- Et M. Roret ? Et les Mines d'or du Bas-Meudon ? Et Boricheski ?

M. Dumortier raconta ce qu'il savait.

- Boricheski arrêté ! s'écria Christian en apprenant cette nouvelle. Mais, malgré tous ses défauts, Boricheski n'est pas un Voleur !
- C'est ce qu'il a dit !
- Il y a évidemment un malentendu... Je devine qu'il opérerait pour le compte de Roret et de Cowley.

- Probablement ! Dans tous les cas, on le retient en prison, et, d'après ce que j'ai entendu dire, il serait question de l'expulser de France, en sa qualité d'étranger.
- Oh ! mais je vais le réclamer, et répondre pour lui. Il a eu des torts envers moi, mais, en revanche, je lui dois trop pour l'abandonner ainsi.

Et, en effet, dès le lendemain, Christian Norval fit les démarches nécessaires pour obtenir la mise en liberté de Boricheski, déclarant qu'il le prenait à son service et lui assurait ainsi des moyens d'existence.

Il était temps. Quarante-huit heures après Boricheski devait être reconduit à la frontière.

L'aventurier apprécia comme il convenait la démarche faite par son ancien maître, se confondit en excuses pour le passé, et en promesses, solennelles pour l'avenir.

Chose plus extraordinaire : chargé des fonctions de

jardinier dans les villas de M. Dumortier et de M. Nerval, il tint ses promesses beaucoup mieux qu'on aurait pu s'y attendre.

Il s'abstint, en effet, de fréquenter le cabaret, où on ne lui épargnait pas les railleries au sujet de ses lavages d'or.

Les gens heureux, comme les peuples heureux n'ont pas d'histoire. Tel est le cas de M. Dumortier, de Christian Norval et de Lauriane. Rien ne vient jamais troubler la douce et calme existence qu'ils mènent encore à Meudon au moment où j'écris ces lignes. Le seul événement notable qui eût lieu depuis le retour d'Italie des jeunes époux, c'est la naissance d'un fils, beau comme père et mère, et « indolent comme grand-père », du moins d'après ce que dit M. Dumortier, enchanté que son petit-fils tienne quelque chose de lui.

Quant à M. Roret, presque ruiné et tout à fait déconsidéré ; il a vendu de son mieux ce qu'il possédait , dans le pays, et il n'a plus été question de lui, ni des mines d'or du Bas-Meudon.



LES MINES D'OR DU BAS-MEUDON.
L'excellent homme ne pouvait contenir sa joie.